

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DS
531
I5634



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Édité par l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES — 6, Avenue Pierre-Pasquier — HANOI
Toute la correspondance, mandats, etc... doivent être adressés à la Revue « INDOCHINE » :
29, boulevard Dong-Khanh — HANOI — Adresse télégraphique : REVUINDO

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an : 40 \$ 00 Six mois : 25 \$ 00
ETRANGER Un an : 55 \$ 00 Six mois : 35 \$ 00

Le numéro : 1 \$ 50

SOMMAIRE DU NUMÉRO 229

Couverture, dessin et bois de NGUYEN-TRONG-HOP.

Filleules d'Indochine, par J. CAZES.

Un peu de médecine chinoise, par P. HUARD et DO-XUAN-HOP.

Le Prix Littéraire d'Indochine. — L'œuvre du R. P. Cadière, par NGUYEN-VAN-TO.

Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. CADIÈRE.

Rizières, par Hilda ARNHOLD.

Le second Prix littéraire d'Indochine. — Hilda ARNHOLD, par A. R. F.

Mœurs et coutumes khmères. — Fête du Chol Ch'nam ou d'entrée dans l'année nouvelle, par M. ALLOUARD.

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.
Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.
Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.
Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.
Si le règlement ne vous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.



LE BRIDGE



par LE POULAIN

N° XVI

PARTIE « B »

Enchères interrogatives du 2^e degré (suite).

2^e Enchères interrogatives dans la même couleur.

B) Après une réponse positive. — Si la réponse est autre que sans-atout le partenaire a montré comme nous le savons le contrôle du 1^{er} ou 2^e tour à la couleur, y compris un seul As. Une nouvelle interrogation demande donc un contrôle de plus à la couleur, soit celui du second tour si le partenaire a déjà montré celui du 1^{er} tour, soit celui du 3^e tour s'il a montré le contrôle du 2^e tour.

Exemple 1 :

Demandeur	Répondant	
2 piques	3 piques	atout pique agréé.
4 trèfles ?	5 trèfles	montre As de trèfle.
6 trèfles ?		demande le Roi ou singleton à trèfle.
	6 piques	négatif.
	6 S. A.	montre Roi ou singleton à trèfle.

Cette enchère ne peut être faite qu'en cas de recherche du grand chlem.

Exemple 2 :

Demandeur	Répondant	
2 piques	3 piques	atout pique agréé.
4 trèfles ?	4 cœurs	montre Roi ou singleton de trèfle et As de cœur.

5 trèfles ?

5 piques
5 S. A.

Demande la Dame de trèfle ou bien le Roi second ou le bigleton.

négatif.
montre Roi second ou accompagné de Dame et petit ou encore un bigleton.

Le contrôle du 3^e tour est, en effet, constitué soit par Roi-Dame troisième, soit par Roi second ou un bigleton et a fortiori par les singletons et les chicanes.

Application.

Comment conduire les enchères pour aller au grand chlem avec les deux mains suivantes ? :

Sud donneur :

P ADV32
C R5
K A82
T A73
P R865
C D103
K RD74
T R5

Sud

1 carreau
3 piques (1)
4 cœurs (2)
5 S. A. (3)

Nord

2 piques
4 trèfles ?
5 trèfles ?
7 piques (4)

(1) Pique agréé ; (2) montre As de cœur avec Roi de trèfle ; (3) le Roi de trèfle est second et Sud contrôle aussi le 3^e tour ; (4) Nord sait qu'il pourra couper un trèfle, ce qui lui donne sa 13^e levée.

FILLEULES D'INDOCHINE

par J. CAZES

Pensez aux maux dont vous êtes exempt.

JOUBERT.

«**T**ANDIS qu'à leurs œuvres perverses les hommes courent haletants » et que le vent des dévastations semble dessécher ou flétrir toutes les bonnes semences au fond du cœur humain, nous goûtons cependant par intervalles une joie bien pure et qui suffit à nous consoler de tout le reste : celle de voir, en dépit des forces mauvaises, jaillir et s'épanouir à la lumière les « Fleurs du mal » ! cette antithèse traduit en langage clair ces élans de délicatesse vers l'éternel azur, symbole de l'idéal qui plane, inaltérable et serein, par-dessus l'horreur des mêlées humaines.

Pendant que des générations de jeunes hommes gisent, nus et sanglants, sur le sol de leur patrie défendue ou des terres reconquises et que le génie du mal triomphe en de monstrueux déchainements, au moment où l'univers apparaît livré à Caliban, Ariel survient qui, par bonheur, nous rafraîchit de son battement d'ailes, en nous rappelant que nous ne le chercherions pas si nous ne l'avions trouvé et que, dans le tréfonds de la nature humaine, nous pouvons découvrir autre chose que le gorille lubrique et féroce. Une telle découverte nous reconforte, à la pensée que peu de malheurs sont sans ressource et que le désespoir est le plus néfaste des conseillers.

Joie ! joie ! pleurs de joie ! — nous écrirons-nous avec Pascal, en qui se rejoignent tous ceux qui croient au divin et à la présence de l'Ange pour contrôler et museler la Bête. Parmi les déserts de la bestialité, en effet, il y a toujours eu et il y aura toujours quelques oasis, d'où l'on peut crier aux forces de ténèbres : « Vous n'irez pas plus loin ». Car de l'horreur même peut surgir la Beauté.

... Nous l'avions déjà constaté lors de la dernière guerre, qui avait assisté à la naissance d'une religion patriotique, le mythe du soldat inconnu, pieux hommage adressé à l'idée de Martyre et de Sacrifice. Ce sublime anonymat s'est aussitôt imposé à l'âme de tous les hommes et il n'en est point qui, par la vertu de ce symbole, n'ait été, ne fût-ce qu'un seul instant, dans sa vie, arraché au matérialisme pour communier dans l'éternel et le sacré.

Le mythe du soldat inconnu, réalisant une sorte de déification, faisait appel à l'esprit autant et plus peut-être qu'au cœur. L'institution des filleuls de guerre, par contre, relevait de la sensibilité courante et de ce besoin qu'éprouve l'homme impérieusement, surtout lorsqu'il se sent en sécurité, de payer son tribut et de se mettre en règle avec les divinités jalouses.

Par une conséquence toute naturelle, cette institution s'est élargie de l'individu à toute une collectivité et l'on vit aussi surgir toute la floraison des villes filleules de guerre, créant toute une série d'obligations spontanément acceptées ou même recherchées, et bien propres à illustrer par de nouveaux exemples le mot fameux de Ténence : « Homo sum : humani nihil a me alienum puto ».

Et par là, comme il n'est pas donné à tous de se sacrifier dans la gloire du martyr et que tous

les humains, en série, ne sauraient accéder au sublime, chacun a pu s'élever au-dessus de soi-même et s'extérioriser en un comportement charitable. En adoptant comme filleules des villes qui avaient cruellement souffert, des cités, des provinces entières ont pu se hausser au niveau de cette admirable nation qui, jusqu'alors, avait jalousement conservé le privilège de la tendresse bienfaisante envers les martyrs de la guerre, cette noble Helvétie qui, si pertinemment, a été surnommée « la Sœur de Charité de l'Europe ».

Or, l'Indochine Française s'est, dès les premiers jours et dans un grand élan de fraternité généreuse, taillé une large part dans cette œuvre d'affectueuse assistance au malheur. Sa main frémissante d'une émotion sacrée, a puisé dans la corbeille où étaient jetés pêle-mêle les noms des villes martyres : Indochinois et Français ont rivalisé d'ardeur pour affirmer que leurs cœurs battaient à l'unisson du cœur même de la France : les Français, eux, ont prouvé par là que leur pensée ne quittait pas un seul instant l'image sacrée de la patrie abîmée et meurtrie ; quant aux Indochinois, ils saisirent avec un touchant empressement cette occasion qui leur était offerte de s'écrier avec le poète :

Ah ! je voudrais,

*Je voudrais n'être pas Français, pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que, dans ton martyre,
Je te proclame, toi que ronge le vautour.
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour !*

... Dès que le rideau s'est levé sur le grand drame et qu'après des mois d'une guerre somnolente, les deuils et les ruines se furent multipliés en quelques jours, après le 10 mai 1940, l'Indochine s'est ingéniée de son mieux et elle n'a pas eu besoin que l'on fit appel à son cœur : tous — Français et Indochinois — se sont levés, criant : « Présent ! » avant même que l'on procédât à un appel, et, ne pouvant, hélas ! contribuer par la présence réelle, ni par une personnelle et vivante intervention au chevet des grandes douleurs nationales, empêchés de traduire leur affection ardente par leurs larmes, par la flamme de leur regard ou la pression fébrile des mains qui se crispent, ils ont fait largement tout ce qu'ils pouvaient faire, désistant à peine de faire encore plus et mieux. Ils envoyèrent la marque tangible de leur dévouement absolu... Mais des chèques ne sont, hélas ! — aux yeux du cœur — que chiffons de papier, que n'amollit aucune larme et le froissement sec de ces papiers aux Caisses des Banques ne vaut point la moindre de ces larmes dont une seule suffirait à remplir le barizel d'un chevalier repentant.

Comment faire pour qu'à travers les espaces de l'air et de la mer, pût passer un chaud rayon de cette flamme d'amour qui dévorait les cœurs ? Les

Indochinois songèrent à s'attacher par les liens les plus étroits d'une affection chaude et agissante des familles entières, et des familles de familles, des agglomérations, des villages, des villes. Par là, ils dépassaient le stade forcément impersonnel, un peu froid et banal de la participation — si généreuse fût-elle — aux listes de souscription du Secours National. Ils quittaient le plan administratif des cotisations périodiques, ou, plus exactement, ils y ajoutaient une démonstration d'un autre ordre, — celui de la charité délicate et tout imprégnée de tendresse.

cœur. Mais aussi elle a considéré les maux dont elle était exempte et elle a pensé qu'il convenait à sa dignité de pays jusqu'alors épargné de s'associer aux souffrances de ceux qui étaient abîmés et meurtris.

Non qu'elle se réfugie dans la tour d'ivoire d'une sécurité inaltérable, d'où elle contemplerait, en son euphorie, les malheurs d'autrui. « Suave mari magno »... Que Dieu nous garde, en effet, d'un béat optimisme qui rappellerait la sotte candeur du docteur Pangloss, et qu'il nous fasse grâce de tous



Charité qui s'accompagne d'une haute et fière satisfaction, puisque sa contrepartie n'est rien de moins qu'un titre de concitoyen noblement acquis ! Songez un peu à l'émotion — de qualité bien rare — qui étreindra le cœur d'un Hanoïen lorsqu'il franchira les murs d'Orchies reconstruite, lorsqu'il se sera assis au Prytanée, comme auraient dit les Anciens, et que, là, il pourra dire à tous les frères inconnus se pressant autour de lui : « Je suis ici en famille. Je suis l'un des vôtres : je viens d'Hanoi pour vous embrasser ».

Si ces nobles fleurs de générosité ne s'épanouissent point dans les ténèbres de l'heure présente, il serait trop affreux de vivre, car rien ne pourrait nous réconcilier avec l'humanité emportée à la dérive. « Que de ruines et quel cimetière que l'histoire ! » s'écrie Taine. Sans doute, mais ce cimetière est percé d'allées fleuries, des gerbes embaumées et des guirlandes y ont été, à travers l'espace, lancées par des mains pures...

ces augures, affligés du démon de la certitude. « De quoi demain sera-t-il fait ? L'avenir, l'avenir, mystère ! »

Mais il est acquis jusqu'à présent que l'Indochine a côtoyé les cataclysmes sans y sombrer. A cette date de 1945, l'Union n'a connu de la guerre universelle que les contre-coups qui peuvent être simplement qualifiés de désagréables : loin de moi, d'ailleurs, la pensée de vouloir minimiser les drames qui, çà et là, ont ensanglanté son sol innocent. Quelle qu'en ait été l'horreur, elle ne saurait approcher des effroyables épreuves qu'ont subies tant de villes et de villages français et les restrictions qui nous sont imposées sont bien peu de chose à côté des terribles privations infligées à nos frères de la Métropole. Il est dès lors permis d'affirmer que l'Indochine a été relativement favorisée par le Destin ! Mais n'en parlons pas trop et ne nous en félicitons point à l'excès.

L'Indochine, en s'instituant marraine de guerre, n'a obéi d'abord qu'à une impulsion spontanée du

Ainsi les pays de l'Union ont voulu d'une main légère et tendre, relever les affligés et panser leurs plaies pantelantes. Quelle exquise douceur dans ce

joli mot de « filleules » ! Voilà que l'Indochine entend remplir ses obligations de marraine envers des villages et des villes, comme autrefois les marraines de la Grande Guerre adoucissaient à l'arrière la nostalgie et le « cafard » des poilus venus du front, évacués, blessés, permissionnaires et faisaient passer un souffle de tendresse maternelle ou romanesque à travers la rude vie des martyrs : l'attouchement de leurs voiles légers étanchait — à la manière de celui de Veronique — la sueur de sang qui perlait à ces visages hâlés par le feu des combats dans la guerre d'enfer.

Ecoutez-les s'égrener, en un émouvant chapelet, les noms de ces lieux sinistrés, humbles petites villes ou cités glorieuses, toutes égales dans le malheur et qui toutes ont figuré une fois ou plusieurs dans les fastes de notre histoire, jalonnant la grande épopée de l'Unité française. A chacun de ces noms surgissent les fantômes de tous ceux qui périrent pour que vécût la patrie. Quelques-unes se signalèrent dès le temps de Philippe-Auguste, de Saint Louis, de Philippe le Bel, pendant la guerre de Cent Ans et à l'époque de Charles-Quint ; Louis XIV en récupéra quelques-unes qu'il fit rentrer dans la communauté française. Elles devaient voir défiler, après les mousquetaires gris de la Maison du Roi, les jeunes volontaires de la Première République, puis, plus tard, aux heures tragiques, les Marie-Louise.

Lisons ce palmarès où s'inscrit un martyrologe. Appelons-les, l'une après l'autre, ces vaillantes cités qui faillirent retomber au néant et à qui l'Indochine, dans sa volonté de les aider à renaître, peut crier : « Debout les Morts ! ».

... Elles portent fièrement leurs blessures, — leur visage est ravagé et brûlé, leurs membres mutilés et, en elles, comme en cet héroïque guerrier contemporain de Louis XIII et de Richelieu, « il ne demeure plus rien d'entier que le cœur »...

Hanoi s'en vient accueillir « Orchies », sa filleule. Honneur à la brave petite cité flamande, qui comptait 5.096 âmes. Pour bercer le cruel souvenir de ses souffrances, il lui faudra chanter « Le p'tit Quinquin » du père Desrousseaux... Sise à quelque quatre lieues et demie de Douai, les bottes de sept lieues franchissaient la distance qui la sépare de Lille. Hier encore combien prospère avec ses brasseries, ses fabriques de sucre, ses distilleries, ses moulins et ses filatures... toute grouillante de vie, placée en plein centre d'une riche région entre Lille, Valenciennes, Tournai et Douai. Elle connut maintes détresses au cours des siècles et c'est une vieille chevronnée : arrachée en 1304 au comte de Flandre par les Français de Philippe le Bel, reprise en 1340 par Philippe de Hainaut, incendiée en 1414, dévastée en 1423 par un ouragan, incendiée à nouveau en 1474 au temps du Téméraire, encore une fois livrée aux flammes en 1556 par les reîtres de Philippe II, ressuscitée plusieurs fois par miracle et renaissant allègrement de ses cendres, Orchies ressuscitera une fois de plus et sa marraine devra savoir que sur 1.037 immeubles qu'elle contenait, 258 ont été complètement détruits et 239 sévèrement endommagés...

Toujours dans le même secteur, voici « Seclin », adoptée par Bac-ninh, Haiduong, Nam-dinh, Thainh et Hadong : riche petite ville de 8.278 habitants, à 11 kilomètres de Lille. Elle était toute bourdonnante du bruit de ses moulins à huile et à farine, de ses tanneries et de ses filatures de coton... Hélas ! qu'est devenue la crypte de son église, située sous le chœur, et où jaillissait une source

dont les eaux guérissaient les fièvres ? Ici encore que de ruines ! Sur 2.246 immeubles, 161 détruits, 271 endommagés...

Pour ne point quitter ce pays de désolation sauvage, voici la fière cité de « Bouchain », au nom glorieux, et que Haiphong, la martyre d'Indochine, a prise sous son aile, hélas ! elle-même, criblée de blessures ! Bouchain, vieille place forte de la Barrière, à quelques lieues de Valenciennes sur l'Escaut, elle s'illustra en maintes campagnes, dominée par sa tour d'Ostrevent et par son château, protégée par le savant réseau de ses écluses. Assiégée et prise en 1477 par Louis onzième, qui y faillit perdre la vie d'un coup de fauconneau.

Un autre roi Louis — quatorzième du nom — avait convié les dames à la lui voir prendre brillamment, avec l'aide de M. de Vauban, après cinq jours de tranchée ouverte. Près de quarante ans plus tard, les Impériaux du prince Eugène s'en emparaient au cours de leur marche audacieuse sur Paris, avant que le brave Villars leur vint clouer le bec en les arrêtant pile à Denain, la plus illustre des victoires salvatrices en attendant la Marne.

Bouchain comptait hier 2.080 habitants et de ses 656 maisons, 234 ont été complètement détruites et 400 endommagées ! Comme on le voit, 18 immeubles seulement sont demeurés indemnes !

Et voici qu'avec le Tonkin et le Laos unis dans un commun élan de générosité, nous dévions vers cette vieille et chère Normandie, l'un des pays les plus allègrement prospères qui fut onques et qui a, hélas ! payé un si large tribut aux cruautés de la guerre.

Baignée par la coquette rivière d'Eure, la curieuse et avenante cité de « Louviers » offrait aux amateurs de vieilleseries médiévales ses rues tortueuses et ses quartiers aux maisons toutes construites en bois. Par delà s'étendaient les rues nouvelles, riantes et passagères. Tout autour de la ville, courait une charmante ceinture de boulevards bordés de jardins.

C'était là l'une des capitales de la draperie avec Elbeuf ; ses nouveautés, ses flanelles avaient conquis un renom mérité.

Dans la cité lovérienne, on pouvait admirer (mais il en est tant d'admirables en Normandie !) la cathédrale Notre-Dame, achevée au XV^e siècle, à l'aspect de forteresse, avec un porche magnifique au midi, orné des statues d'apôtres. Les verrières du chœur laissaient filtrer dans la « vastité sombre » des nefs une lumière tamisée d'azur, de pourpre et d'or... Louviers-le-Franc était l'une des plus vaillantes et gaillardes cités du pays de Rollon ou de Rou, et plus d'une fois le roi Richard Cœur-de-Lion y promena sa haute stature.

Fort riche et commerçante « c'étoit, dit Froissart, une des villes de Normandie où l'on faisoit la plus grande planté de draperies et c'étoit une ville moult marchande ». Déjà copieusement pillée par les Anglais qui l'occupèrent, de 1346 à 1356, elle fut reprise par eux derechef en 1418. Mais, en 1430, les habitants exaltés à la nouvelle des exploits de la Pucelle, reprirent du poil de la bête et chassèrent l'envahisseur, après quoi le gentil roi Charles VII leur octroyait des privilèges. Mais le duc de Bedford, régent d'Angleterre, s'emparait à nouveau de la cité pour Sa Gracieuse Majesté

Henry VI, lequel Régent détruisit remparts, collège, halle aux draps et confisqua les biens des Lovériens... Mais la divine mission de la Pucelle portant ses fruits, Louviers-le-Franc rentrait définitivement au giron de France et, dès 1440, elle recouvrait ses privilèges. Un peu plus d'un siècle plus tard, la cité normande allait à nouveau en découdre pendant les guerres de religion et elle devait fort pittoresquement passer de la Ligue aux bras du bon roi Henri. Etant lors à dîner, les bourgeois lovériens se laissèrent surprendre par les gens d'armes du maréchal de Biron qui les vinrent saisir à table : d'où leur vint le sobriquet culinaire de « mangeur de soupe de Louviers ». Il est vrai que, grâce à la sollicitude du Béarnais, ils purent ensuite chaque dimanche mettre la poule au pot...

La liste des villes filleules n'est point close encore ; il en est deux autres, l'une située en Flandre, l'autre en plein cœur du jardin de la France, respectivement adoptées, Rosendaël par la Cochinchine, le Cambodge et l'Annam, et Tours par Saigon-Cholon.

« Rosendaël » appartient au tragique secteur de Dunkerque, de lugubre mémoire. Petite cité industrielle qui ne laissait pas d'être importante avec ses fabriques de chicorée et ses chantiers de constructions navales. Les cultures maraîchères y étaient fort en honneur et les choux-fleurs rosendaëliens jouissaient d'une enviable renommée, aux temps heureux où le casino de sa charmante plage attirait à Rosendaël de nombreux estivants. Pauvre martyr dont 3.466 immeubles sur 3.966 ont été à peu près entièrement détruits !

Saigon-Cholon se sont réservé la part du lion en devenant marraînes de la royale cité de « Tours », voluptueuse et noble, sur les bords de cette « blonde Loire » dont un poète a dit :

La Loire est une reine et des rois l'ont aimée.

Grâce à ces Valois, de ravissants châteaux ont essaimé à travers les paysages les plus riants de France... Tours, où surgissent les stations, où s'éveille le souvenir de Descartes, de Balzac, d'Amброise Paré. Soieries, passementeries, rubans... et aussi les savoureuses rillettes et ces vins exquis, au subtil bouquet, en demi-teinte : Vouvray au cristal d'or, Bourgueil cher à Ronsard, Chinon tant aimé de Rabelais...

Comment retracer le rôle glorieux de la cité tourangelle, depuis le jour où Philippe-Auguste la réunit à la couronne des lys ? Combien de fois retentit, au cours des siècles, le clair appel de son nom ! Des Etats généraux s'y tinrent et Louis XI lui marqua sa prédilection en se venant loger auprès d'elle. Le Béarnais, dit-on, fut tout émerveillé la première fois qu'il aperçut ces deux tours de la cathédrale : « Ventre Saint-Gris, s'écria-t-il, voilà deux beaux bijoux ! Il n'y manque que les étuis ! » Tours eut même l'honneur de devenir pendant quelque temps une capitale, où s'hébergea le Gouvernement de la Défense nationale. Noblesse oblige : au sein du jardin de la France, qui l'appelait de préférence à jouir des voluptés de la vie, Tours se montra, en 1940, digne de son passé, payant un large tribut au cruel fléau de l'invasion, avec 384 immeubles détruits et près de 700 terriblement meurtris...

... Et enfin, voici, la filleule des filleules, la noble, la glorieuse cité d'Orléans, Orléans la Pucelle qui, du haut de la boucle formée par la Loire, domine, tel un donjon majestueux, tout le cours du fleuve, en amont et en aval, ainsi que tout le moutonnement des forêts où ont essaimé les châteaux princiers et royaux...

Orléans, avec ses 80.000 habitants a, hélas ! elle aussi très cruellement souffert des diverses phases de la guerre. Les immeubles détruits et endommagés ne s'y comptent pas... Mais la bannière de Jehanne la bonne Lorraine

qu'Anglois brûlèrent à Rouen

y claque toujours au vent... Certes, les hauts-faits ne manquent point dans les fastes de la vieille cité, l'un des « cœurs » de la France. A l'époque gauloise, elle fut Cenabum, conquise par César. Au III^e siècle de notre ère, elle devenait la ville de l'empereur Aurélien — « Aureliensis » — d'où son nom. En 451, son évêque, saint Aignan, la défendait contre les Huns d'Attila. Sous les Mérovingiens et les Carolingiens, elle connut une éclatante prospérité. Erigée en duché, Orléans donna son nom à quatre familles princières. Revenue à la couronne de France après Philippe de Valois, elle ne tarde pas à devenir l'apanage d'une nouvelle maison, fondée par Louis, frère de Charles VI, chef du parti des Armagnacs, bientôt assassiné par Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, l'allié et l'homme lige des Anglais...

Mais tous ces souvenirs s'estompent et s'effacent devant l'éblouissement dont s'accompagne en sa mission divine et épique la vierge lorraine... Orléans va constituer le volet central du grand triptyque national : Chinon-Orléans-Reims. La Pucelle est allée réveiller le Dauphin de sa torpeur et, à la tête de ses hommes d'armes, la voilà qui s'élance pour délivrer Orléans...

... C'est le 12 octobre 1428 que les Anglais avaient commencé effectivement le siège de la ville, « clef du Midi », place forte du parti des Armagnacs, dernier boulevard de la royauté, dont la liberté seule pouvait garantir à Charles VII l'indépendance de ce qui lui restait du royaume de France. Les assaillants avaient disposé tout autour de la cité une douzaine de bastilles solidement organisées. Les assiégés acceptèrent pendant plusieurs mois leur sort avec philosophie : leur excellente artillerie, dirigée par le fameux « Maître Jean », faisait le plus grand mal à ceux que Jeanne surnommait « les Godons » et les deux bombardes « Riffard » et « Montargis », creusaient des brèches sanglantes parmi les murailles vivantes des attaquants.

Un jour que le général en chef des Anglais Salisbury examinait les positions, un de ses lieutenants s'écria, en lui montrant la place : « Mylord, voyez votre ville !... » Mais, au même instant, un boulet — tiré, dit-on, par un enfant — emporta la tête du noble lord.

En avril 1429, Orléans était bien près de capituler. Le découragement avait gagné tous les cœurs, surtout à la suite d'une sortie malheureuse, « la journée des Harengs », où les Orléanais avaient subi, comme on dit aujourd'hui, « de lourdes pertes » en attaquant un convoi de ravitaillement destiné aux Britanniques. Mais voilà que parvint l'étonnante nouvelle que Dieu avait envoyé une Pucelle venue de Lorraine pour délivrer la France... Le soir du 29 avril, Jeanne faisait son entrée dans la ville au milieu d'un enthousiasme délirant.

Toute la population massée sur son passage, criait à la guerrière « Noël à Jeanne ! Noël à la libératrice d'Orléans ! »

Et aussitôt la Pucelle se mettait à l'ouvrage, sans s'endormir un instant. Elle avait à vaincre — plus encore que l'ennemi — le mauvais vouloir des capitaines qui acceptaient avec peine de servir sous ses ordres. Le mercredi 4 mai, elle tente sa première sortie, mais les Anglais n'osent l'attaquer en rase campagne et refusent le combat...

L'après-midi du même jour, tandis qu'elle prenait un peu de repos, l'un des capitaines, Gaucourt, s'empresse d'attaquer la bastille Saint-Loup, espérant bien vaincre sans elle. Ayant perçu à travers son sommeil, le bruit lointain des détonations, elle s'éveille en sursaut, se penche à la fenêtre et crie à son page : « Ah ! méchant garçon, on assaille les retranchements sans moi ! Vous ne me disiez pas que le sang français coulait ! » Elle s'équipe en toute hâte et part au galop de son cheval d'armes rejoindre le lieu du combat... Elevant sa bannière, elle s'élance vers le fossé de la bastille, en criant : « Hardi ! suivez-moi ! La bastille est à nous, de par Dieu ! » Les soldats galvanisés la suivent aux cris de « Noël à la Pucelle ! » et, en fin de soirée, la redoute est incendiée.

Malgré l'hostilité de Gaucourt qui voudrait la retenir dans la ville, Jehanne fait une nouvelle sortie, le vendredi 6 mai, à la tête de la milice d'Orléans et de bandes de paysans des environs. Elle s'empare d'abord de la bastille de Saint-Jean-le-Blanc, puis du couvent des Augustins, tandis que les Anglais s'écrient dans leur rage : « Le diable est avec cette sorcière ! » La Pucelle est blessée dans une chausse-trappe, mais que lui importe ? Elle est maîtresse de la position... Le 7 mai, à l'attaque du fort des Tourelles, Jeanne est grièvement blessée d'une flèche qui lui traverse la poitrine. Mais, insensible à la douleur, elle triomphe et « les derniers rayons de soleil enveloppent de leur vermeille auréole les plis flottants de l'étendard de la Pucelle planté sur les créneaux démantelés de la

forteresse anglaise ». Le dimanche 8 mai 1429, Jeanne d'Arc fait son entrée triomphale dans Orléans délivrée. Suffolk est battu à Jargeau, Talbot et Falstaff sont défaits à Patay. La route de Reims est ouverte...

Telle fut la merveilleuse délivrance d'Orléans par la Sainte de la patrie... Tous les cœurs français, tous les cœurs amis de la grandeur française vibreront à jamais d'enthousiasme et de foi, à l'évocation de cette épopée sublime... L'héroïque cité a été justement choisie pour faire l'objet de la toute récente émission de timbres au profit des villes martyres... Il n'est pas de plus beau nom à prononcer pour un Français que celui de la bonne Lorraine. Haut les cœurs ! La France, tombée au fond de l'abîme après le honteux traité de Troyes ; la France alors dépouillée de son autonomie et devenue un dominion de l'Angleterre, a été miraculeusement sauvée en 1429.

La France vaincue en 1940, sera sauvée de nouveau, si les Français, unis et confiants en l'avenir, retrouvent les vertus qui — il y a cinq siècles — les arrachèrent du fond des ténèbres pour les faire renaître à la lumière.

Telle est la phalange des villes sinistrées promues à la dignité de filleules de l'Indochine française. Puisse chacun d'entre nous, Français et Indochinois, réserver, en un recoin de son cœur une place de choix à ces vieilles cités de France depuis toujours et cette dernière fois encore sur la brèche, et qui ont héroïquement fait leur devoir, en luttant jusqu'au bout quand la cause paraissait à jamais désespérée... Puisse la tendre sollicitude des marseillaises indochinoises adoucir, ainsi que le plus précieux des baumes, les douleurs lancinantes qui ont ravagé la chair et l'âme de ces sœurs françaises. Puisse-t-elle resserrer les liens d'affection entre la métropole et ces postes avancés d'outre-mer, et grâce aux souvenirs émus de l'entraide raviver et exalter le culte des vertus impériales françaises !

UN PEU DE MÉDECINE CHINOISE

par P. HUARD et DO-XUAN-HOP

LA médecine chinoise date de 3.000 ans av. J.-C. Les trois empereurs de la période légendaire en ont fixé les principes. Phuc-Hi a conçu la cosmogonie avec ses deux éléments mâle et femelle, dans son livre *I Kinh* ou *Livre de Divination et des principes de la philosophie médicale*. Thần-Nông, le dieu de l'Agriculture, a goûté en un jour 70 plantes et a constitué la pharmacopée, dans son herbier, qui a servi de base au *Bản thảo cương mục*, la plus grande œuvre chinoise en matière médicale. Hoàng-Đế, qui s'était entouré de toutes les célébrités du royaume, a fondé, avec Kỳ-Bá, l'art médical chinois, en composant le premier traité classique *Nội-Kinh* de médecine et de thérapeutique. Au III^e siècle avant notre ère, apparurent Biền-Thước, la grande autorité en matière du pouls et, quatre siècles plus tard, Trương-trọng-Cảnh, auteur du célèbre *Essai sur la « fièvre typhoïde »* et reconnu comme l'Hippocrate de la Chine. Vint, ensuite, Hoa-Đà, le plus grand chirurgien qu'ait connu l'Empire. Il a découvert une poudre anesthésiante. Il a ouvert des ventres, il a trépané des crânes, il a ostéotomisé des os.

Mais, depuis, la Chine ne pense plus. En plein XX^e siècle, à une époque où les sciences sont en pleine floraison, les médecins « traditionnels » répètent, toujours et encore, ce qu'avaient pensé les premiers créateurs de l'Empire chinois.

L'Annam, qui a vécu longuement sous la domination chinoise, a pris au monde céleste son art de guérir, comme il lui a emprunté ses lois, ses coutumes et ses religions. Il y a ajouté, au cours des siècles, des apports originaux dans la thérapeutique ; mais, il n'a jamais eu l'audace de sortir de l'ornière que l'Empire Céleste a tracée et où, lui-même, il a piétiné depuis 5.000 ans.

La médecine chinoise et annamite, telle qu'elle est même actuellement pratiquée, constitue donc un exemple typique d'archaïsme. Pourtant, l'histoire lui doit de grandes découvertes et la médecine moderne a beaucoup glané dans sa riche thérapeutique, agrémentée parfois de sorcellerie et de superstition, mais fondée solidement sur l'expérience et l'observation.

Origine de l'homme et de l'Univers.

Avant la création du monde, il y avait un « néant absolu », le *Vô-Cực* qui, sous l'influence des lois divines qu'on ne saurait éviter, évoluait et formait le *Thái-Cực*, le « grand absolu ». Le fondateur du taoïsme, Lão-Tử (Lao-Tseu), qui vivait au V^e siècle avant notre ère, a défini le

Thái-Cực comme constitué de deux choses, le « grand principe », qui formait l'Univers, et la « matière primordiale », qui formait la Terre.

Le *Thái-Cực* engendra, par des phénomènes de congélation, « d'unions et de désunions », les deux essences vitales de l'Univers, les *lưỡng nghi*. Ce sont les deux principes mâle (positif : *duong*) et femelle (négatif : *âm*) de la vie cosmique.

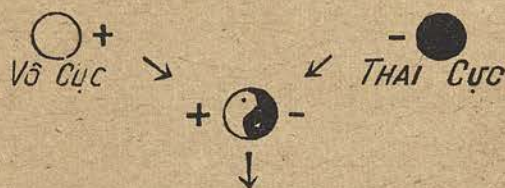
Par leur accouplement incessant, les deux principes *âm* et *duong* formèrent les *Tứ-tượng* (quatre apparitions) : le *Soleil* (*Thái-duong*), la *Lune* (*Thái-âm*), les *Etoiles* (*Thiếu-duong*) et les *cinq planètes* (*Thiếu-âm*). Les *Tứ tượng*, dans leur évolution croissante ou décroissante, formèrent les huit diagrammes (ou *Bát quái*), base de toutes les sciences divinatoires et médicales. Les principes « mâle et femelle » donnèrent également naissance à cinq éléments (*Ngũ-hành*) : le *Métal* (*kim*), l'*Eau* (*thủy*), la *Terre* (*thổ*), le *Feu* (*hỏa*) et le *Bois* (*mộc*). Ce sont les cinq constituants des êtres animés ou inanimés de la nature. Ce sont leurs changements qui déterminent la vie et la mort, la croissance et le dépérissement, la santé et la maladie.

L'homme est donc constitué par cinq éléments, comme l'Univers dont il est le produit. Les planètes et les étoiles exercent chacune une action spéciale sur une partie définie du corps. L'astrologie fut pendant longtemps le substratum des sciences médicales. La géomancie en fut également un autre, bien que beaucoup moins important. Après la mort, l'homme retourne vers l'Inconnu duquel il provient.

L'homme est formé de deux principes : mâle (*duong*) et femelle (*âm*). Le principe mâle se manifeste, pendant la vie, par trois énergies spirituelles (*Tam hồn*), qui constituent l'essence subtile et délicate du corps humain (âme spirituelle), et le principe femelle par sept « émotions » (*Thất phách*) qui en représentent la partie brute et grossière. A la mort, les deux parties du corps se séparent, l'âme spirituelle ou *Thần* monte au ciel pour être retransformée en énergie mâle, et l'autre partie ou *Quỷ* descend à la terre et revient à son état originel d'énergie femelle.

Lão-Tử, aussi médecin que philosophe, pensait qu'on pourrait assurer l'immortalité de l'âme par la pureté du corps. Il fonda la théorie du taoïsme, dont la médecine a tiré, pendant longtemps, le plus grand profit. La sobriété en est le principe fondamental. Par elle, l'esprit humain s'affranchit du mode matériel et revient à la nature spirituelle. Mais cette religion idéaliste a été vite

La cosmogonie chinoise.



5 Éléments (Ngũ Hành)

Métal kim	Eau thủy	Bois mộc	Feu hỏa	Terre thổ
--------------	-------------	-------------	------------	--------------



4 apparitions (Tứ-Tượng)

Soleil		Lune	
Thái-dương		Thái-âm	
○○ ==		●● ==	
Etoiles		Planètes	
Thiếu-dương		Thiếu-âm	
●○ ==		○● ==	



8 diagrammes (Bát-Quái)

Le Bát-Quái résulte des Evolutions croissantes et décroissantes des Tứ-Tượng.



SOLEIL	↗	☰ ○○○	↘	☷ ●●●
LUNE	↗	☱ ○●●	↘	☴ ●●○
ETOILES	↗	☲ ○●○	↘	☵ ●○●
PLANÈTES	↗	☳ ○○●	↘	☴ ●○●

mal interprétée. Elle devint un « vague matérialisme, enguirlandé de magie et de sorcellerie ».

En résumé, les deux principes *âm* et *yang* sont à la base de la philosophie et de la métaphysique chinoises; ils interviennent dans toutes les discussions scientifiques, médicales, artistiques et religieuses comme dans les conceptions astrologiques, divinatoires et géomanciques.

Anatomie.

Les Chinois, depuis leurs plus hautes époques, ont eu quelques notions d'anatomie. Ces notions, ils ne les ont jamais vérifiées par la dissection. Il est vrai qu'en 1027 l'empereur Jen-Tsing avait fait

faire deux statues en bronze, véritables figures anatomiques du corps humain, avec des organes tels que les décrivait Hoàng-Đế; mais elles étaient destinées à l'étude de l'acupuncture, et ne reproduisaient pas, exactement, les organes. Au XVIII^e siècle, l'empereur Khang-Hi fit composer par le R.P. PARENNIN (1669-1741) un *Traité d'Anatomie*, mais le manuscrit fut, jalousement, gardé dans la bibliothèque impériale. Il n'est pas rare ainsi de trouver, même dans certaines grandes officines chinoises actuelles, une vieille planche classique d'anatomie datant de l'époque de Phuc-Hi, et montrant la forme et les rapports des différents organes, avec une foule d'erreurs et d'inexactitudes.

Pour les Chinois, il y a onze organes répartis en deux groupes : les *ngũ tạng* ou cinq viscères, et les *lục phủ* ou six annexes.

Les cinq viscères sont : la rate (*Tỳ*), le cœur (*Tâm*), les poumons (*Phế*), le foie (*Can*) et le rein gauche (*Thận*). Ce sont des organes de *réserve* et relevant du principe femelle (*âm*).

Les six annexes, qui servent de dépendances aux viscères, sont respectivement : l'estomac (*Vị*), l'intestin grêle (*Tiểu trường*), le gros intestin (*Đại trường*), la vésicule biliaire (*Đôm*), la vessie (*Bàng quang*) et les tam-tieu ou « trois foyers ou trois étages du corps ». Ce sont des organes d'*élaboration* et d'*élimination*, et relevant du principe mâle (*yang*).

A ces organes, il faut en ajouter deux autres, dont l'un dépend du cœur, le *tâm bào lạc* ou péricarde, et l'autre dépend du rein gauche. Celui-ci est constitué par le rein droit, le *mệnh-môn*, organe producteur du sperme chez l'homme et de l'ovule chez la femme.

La peau, les artères, les muscles et les ligaments correspondent, chacun, à un organe particulier, qui s'ouvre à l'extérieur, chacun, également, par une ouverture. Les médecins, en rapportant la langue au cœur, le nez aux poumons, la bouche à la rate, les oreilles aux reins et les yeux au foie, pensaient tirer de certaines manifestations extérieures, des renseignements sur l'état des organes intérieurs.

A chacun des cinq organes et de leurs annexes, correspond un des éléments de la nature : métal, eau, bois, feu, terre. Il en est, de même, des couleurs, des saveurs, des odeurs. On rapporte, communément, le rouge au cœur, le blanc aux poumons, le noir aux reins, le jaune à la rate et le bleu au foie. De même l'acide relève du cœur, l'âcre des poumons, le salé des reins, le doux de la rate et l'amer du foie. Voici maintenant la description des os et des viscères :

Le corps humain se compose de 360 os (pour la simple raison qu'il y en a autant que de degrés dans une circonférence). La colonne vertébrale est comme une tige de bambou, dont

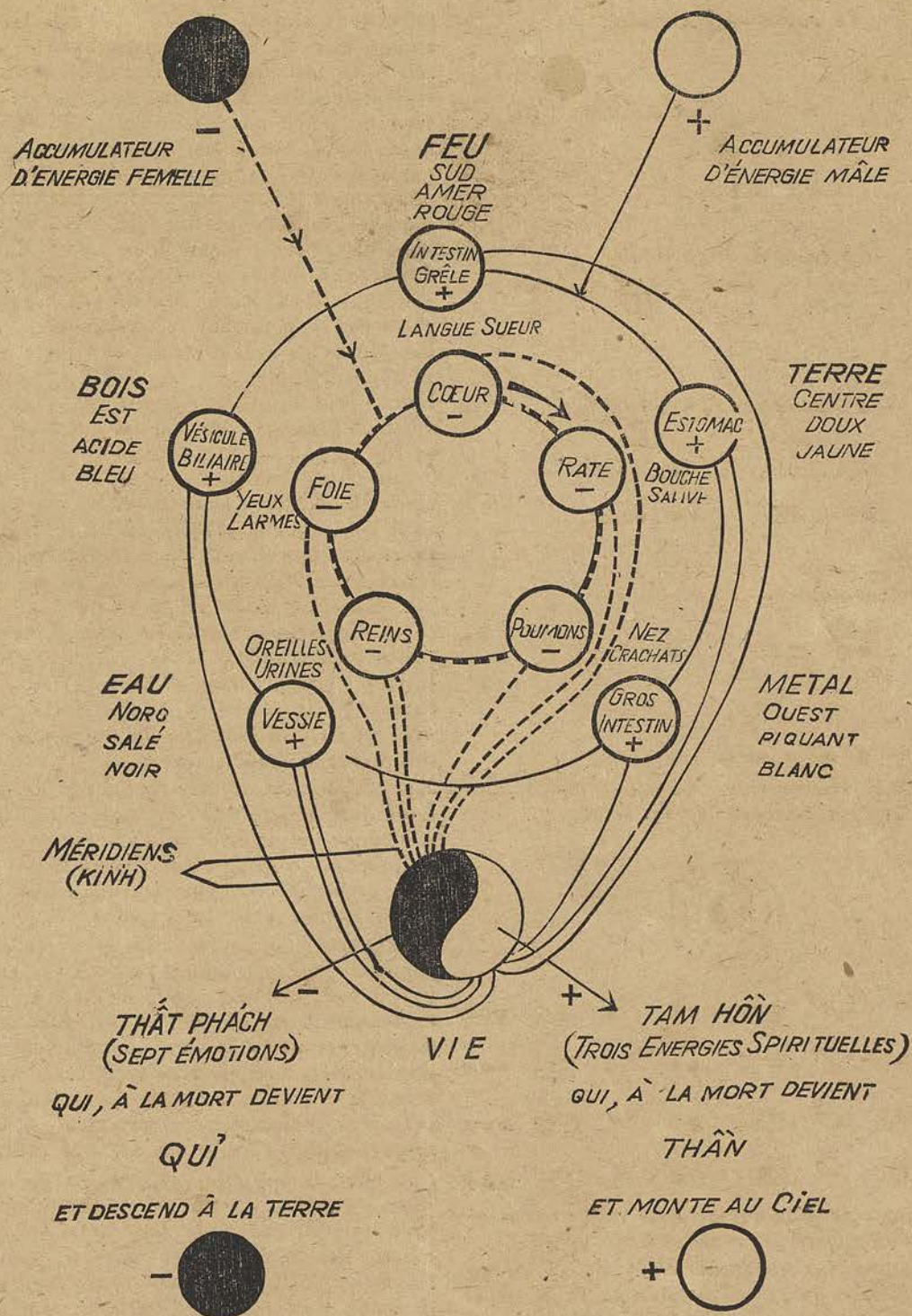


SCHÉMA DE LA CONSTITUTION ET DE LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMME

(en partie d'après REGNAULT.)

Ce schéma montre les relations des 5 organes « principaux », ngũ-lạng (représentés sur le petit cercle et relevant du principe passif: âm):

- a) avec les organes annexes, lục-phủ, qui leur font vis-à-vis dans le schéma et qui sont dans le domaine du principe positif: dương;
- b) avec les saveurs, les odeurs, les couleurs, les humeurs;
- c) avec les 5 éléments (ngũ hành) et les points cardinaux.

De chacun de ces organes partent un ou deux méridiens (kinh) qui transportent, suivant qu'il est organe annexe ou principal, le principe mâle ou femelle. La réunion harmonieuse de ces deux principes constitue la vie. A la mort, ils se séparent; l'un (+) monte au ciel et l'autre (-) descend à la terre.

(Lire la suite page 83.)

其大略使觀者便覽

七節之旁中有小字者命門也由下而上六七節此腎系十四節

臟腑明堂圖

經言心者君主之官也神明出焉肝者將軍之官謀慮出焉胆者中正之官決斷出焉脾者運使之官喜出焉胃者倉庫之官五味出焉大腸者傳導之官變化出焉小腸者受盛之官化物出焉腎者作強之官伎巧出焉三焦者決瀆之官水道出焉膀胱者州都之官津液藏者氣化則能出液凡此十二官不得相失也

人之五臟六腑百體九竅脈絡皆貫貫氣即相續無有間斷今細盡其大略使觀者便覽

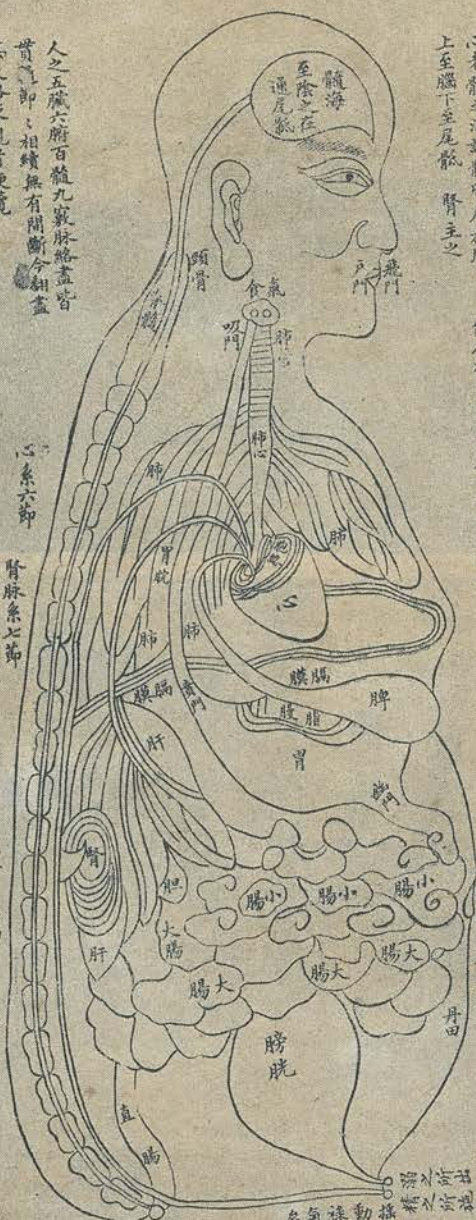
心者髓之海諸髓皆屬於腦上至腦下至尾腦腎主之

腦中名氣海在兩乳之間為氣之海能令右陰陽為生化之源不可損也

脾勝於心脾之土與胃之土相合上著如幕以運濁氣使不薰蒸上

津液滲入膀胱津液流人大腸關門在大小腸之間

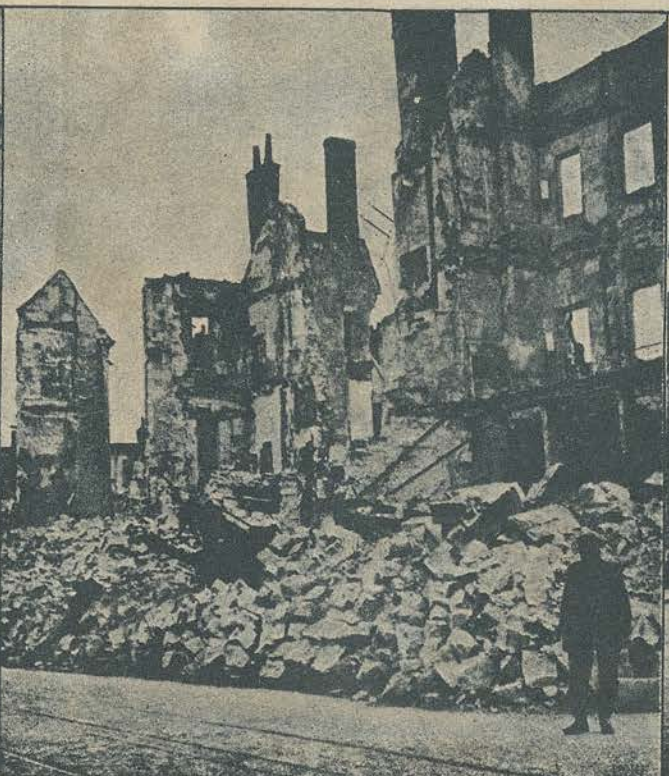
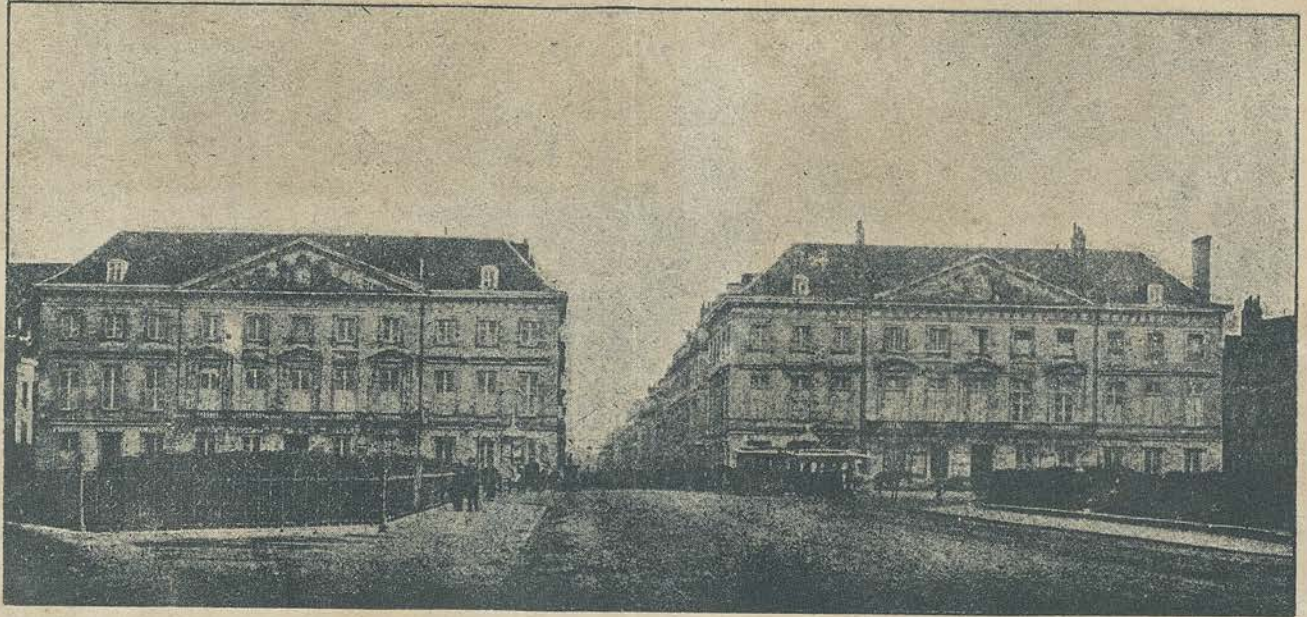
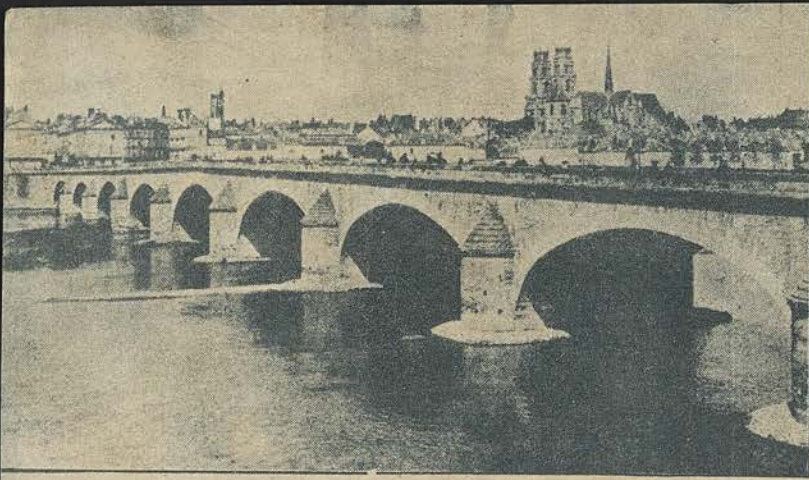
攝心則動命門吸津氣此泄矣



A gauche : planche reproduisant l'anatomie traditionnelle d'après Phúc-Hi (3.000 ans avant J.-C.).

A remarquer que la trachée communique avec le cœur ; du cœur partent trois canaux dont l'un va à la rate, le second au foie, et le troisième au rein droit.

En haut : le célèbre chirurgien Hoa-Dà opère à froid le héros des Trois Royaumes, le général Quan-Công, tandis qu'il joue une partie d'échecs.





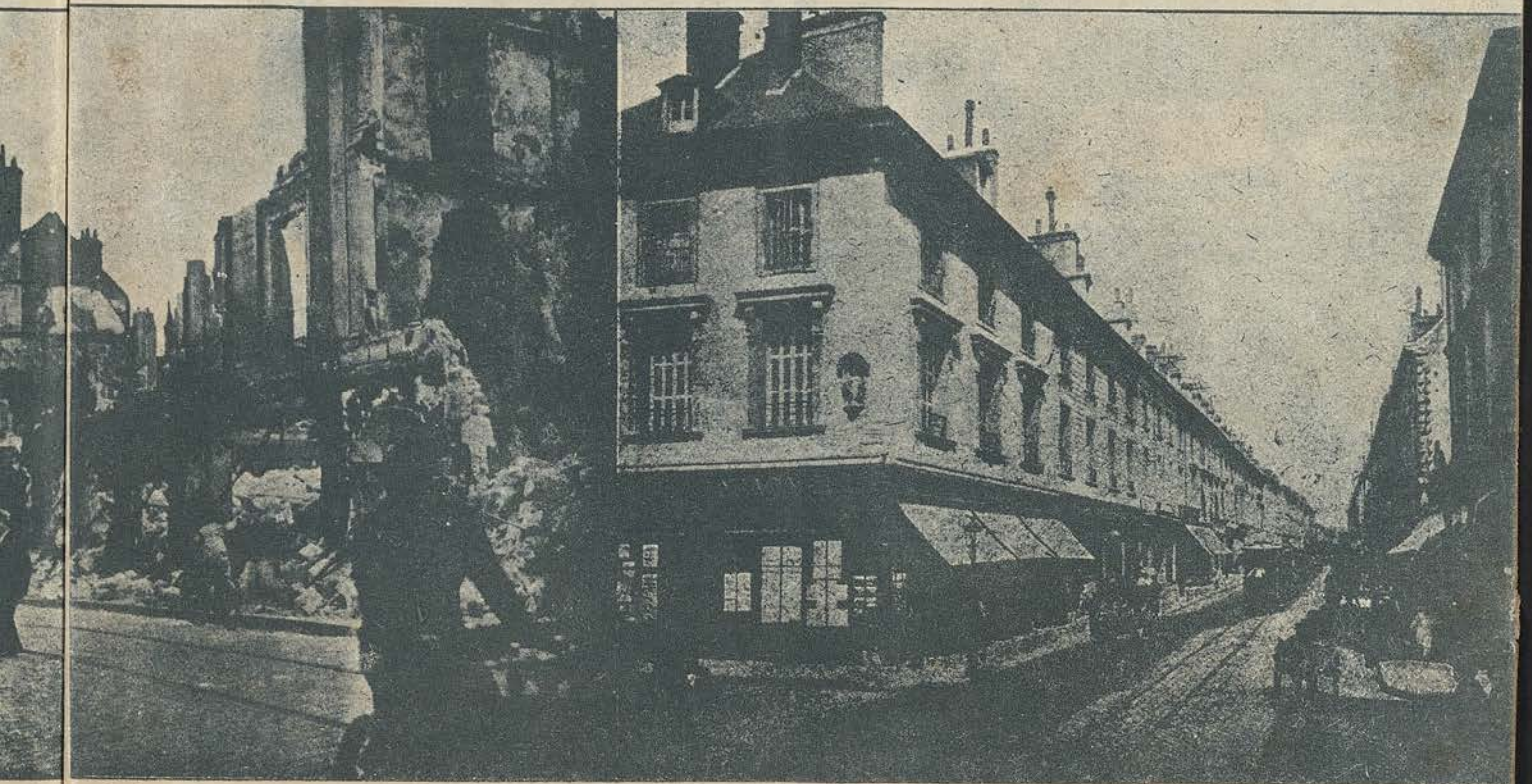
Louviers, portail de l'église.

R

En haut, Orléans ; entre une vue générale et la place du Martrois, l'état de la sortie du pont en 1940.

Au centre, Tours ; l'entrée de la rue Nationale, entre l'ancien musée et la bibliothèque ; leur état en 1940.

En bas, à Tours, divers aspects de la rue des Halles et de la rue Nationale en 1940 et avant les hostilités.





L'apothicaire.

UN PEU DE MÉDECINE CHINOISE

(Suite de la page 80.)

les « inter-nœuds » représentent les disques intervertébraux. Le cerveau est très petit et n'occupe que le tiers de la boîte crânienne. Le poumon est unique. C'est l'organe le plus grand, recouvrant tous les autres organes et servant de « couvercle » au cœur. Il a 8 feuillets et 24 orifices de communication. Le cœur a la forme d'une fleur de nénuphar, non éclose, ayant 7 orifices et 3 valvules, communiquant, par les canaux spéciaux, avec le foie, la rate et les poumons. Le foie est constitué par 7 feuillets, dont 4 à droite et 3 à gauche. La rate a la forme d'une lame de couteau. L'estomac a deux orifices, dont le cardia est appelé « porte énergétique » et le pylore, « porte secrète ». L'intestin grêle décrit 16 anses et le gros intestin a 16 portions. Enfin, les reins sont doubles, mais chacun a une forme et une fonction différentes. Le rein gauche est le réservoir de l'humeur, alors que le rein droit (mênh-môn) est l'organe de la reproduction.

Ces notions, on les a admises depuis des milliers d'années. Et si personne n'a jamais songé à ouvrir un cadavre pour les vérifier, c'est parce que la philosophie chinoise est essentiellement théorique et que le confucianisme n'autorise aucune autopsie du corps humain en vertu du culte des morts. « Car notre personne appartient, en entier, à nos parents, et ne doit pas être détruite, même si elle est inanimée » (1).

Physiologie.

Les Chinois se représentaient le corps humain comme étant divisé en « trois foyers » qu'on appelait *tam tiêu* (2) et qu'on comparait, de par leur fonction, à « trois batteries » de réserve, de vigueur et d'énergie. Ces batteries fonctionnent dans des étages différents du corps, et commandent à la respiration, pour l'étage supérieur comprenant le poumon; à la nutrition pour les deux autres étages moyen et inférieur, dont l'un contenant l'intestin grêle, est le siège de la digestion, et l'autre, le gros intestin et la vessie, renferme des organes d'évacuation.

D'autres théories sont plus simplistes. On considérerait le fonctionnement du corps humain exactement comme le gouvernement d'un peuple.

Le Cœur est le Prince du corps, le siège de l'énergie vitale. C'est l'organe producteur du sang (*huyết*). « Le courant sanguin coule dans un cercle et ne s'arrête jamais. Le sang ne peut que couler comme le courant d'une rivière, ou comme le soleil et la lune dans leurs orbites ». Conduit par l'humeur (*khi*), il accomplit, dans la journée, 50 tours révolutifs.

Les Poumons sont les chefs de la Maison civile du Prince, qui régularisent les différentes fonctions. Sièges de l'« âme végétative », ils sont les

organes producteurs de l'humeur (*khi*). L'humeur est la force motrice qui fait circuler l'élément vital qu'est le sang. « L'humeur est comme le vent, le sang comme l'eau; c'est le vent qui fait couler l'eau. »

Le Foie est le Généralissime, chef de la stratégie, siège de l'« âme spirituelle », des cris et des larmes; il distribue, dans les différentes parties du corps, le sang dont il est le réservoir.

La Rate et l'Estomac sont les greniers d'approvisionnement. La rate est une batterie d'énergie, où se font les principales transformations organiques. La salive, la sueur, les larmes, le mucus et les glaires sont formés dans cette batterie. La rate est, de ce fait, le principal organe de l'organisme, au point de vue physiologique. C'est la rate qui fait fonctionner l'estomac, batterie de réserve, où se fait le travail de macération des aliments.

Le Rein gauche est considéré comme le ministre des Travaux Publics, dont le rôle est de mettre en réserve l'humeur, de la vivifier et de la clarifier, s'il le faut. Par l'intermédiaire de la vessie, il évacue les matières.

C'est au Rein droit, « Porte de la vie » des Chinois, réservoir où bouillonne le sang, en semence, qu'est attribuée la fonction de la reproduction, par le sperme qu'il reçoit du cerveau.

Le Cerveau, dans la physiologie chinoise, joue un rôle presque secondaire, malgré que Lý-thôi-Chân (Li-Shi-Chen) au XVI^e siècle, ait remarqué que le cerveau est la source de l'esprit, et Chân-câu-Năng (Tche-Tcheng-Naé), le siège de la mémoire. Trương-trọng-Cảnh avait déjà conçu la théorie de l'hémiplégie croisée et Biền-Thước, au III^e siècle av. J.-C., excitait déjà, avec des aiguilles, le côté droit pour guérir le côté gauche.

L'humeur (que certains auteurs traduisent sous le nom de « vapeur ») et le sang, les « *khi huyết* », sont donc les deux éléments vitaux de l'organisme, l'humeur participant au principe actif (Dương, +) et le sang au principe passif (Âm, -). L'humeur est formée dans les poumons et se collecte dans le rein gauche. Le sang est élaboré dans le cœur et s'emmagasine dans le foie. L'humeur agit sur le sang et le dirige aux différentes parties du corps, comme « le vent fait couler l'eau dans la rivière ».

Les deux principes âm et dương, charriés par le sang, sont ainsi en circulation perpétuelle dans l'organisme, dans un mouvement régulier et parfait. Ils suivent certaines voies que les Chinois pensaient différentes des vaisseaux sanguins. Car,

(1) Thân thể phát phu, thụ ư phụ mẫu, bất cảm hủy thương.

(2) Les mots tam-tiêu donnent lieu à de multiples interprétations, dont nous exposons seulement ici les plus acceptables.

d'après eux, à chaque organe, correspondent une voie propre et un débit d'énergie particuliers. Quand l'organe présente un déséquilibre des deux principes vitaux, la maladie se manifeste :

a) Par des modifications dans le pouls. Ainsi, il y a un pouls du foie, comme il y en a un de la rate ;

b) Par une sensibilité particulière de la peau en certains points de son trajet. Ce sont de véritables points d'émergence d'énergie vitale de l'organe.

Ces points sont toujours les mêmes pour un trouble déterminé. Les Chinois en comptaient plus de 1.000 que *Biên-Thước* (Pien-Tchao) avait ramenés seulement à 120. Reliés les uns aux autres, ils forment un véritable réseau, dans lequel on distingue 12 canaux ou méridiens latéraux, correspondant chacun à un organe particulier, et 2 autres médians, l'un antérieur et l'autre postérieur, commandant l'énergie physique et intellectuelle. Ces méridiens ont un trajet particulier et bien défini. L'anatomie et la physiologie modernes ne sauraient les expliquer. On n'en trouve pas d'interprétation dans les traités chinois. Ils sont construits à partir d'une vieille théorie cosmogonique, restée immuable depuis des siècles. Personne, depuis *Phục-Hi*, n'a songé à en contester la valeur.

Pathologie.

La conception de la pathologie, comme celle de l'anatomie et de la physiologie, relève de la philosophie chinoise sur la création de l'homme et de l'univers. L'homme est un « microcosme », l'univers est le « macrocosme » (*Nhân sinh tiểu thiên địa*) ; c'est un petit monde contenu dans le grand. Le premier subit les perturbations du second. Or, dans la nature, il existe cinq éléments (*ngũ hành*) : le métal (*kim*), le bois (*mộc*), l'eau (*thủy*), le feu (*hỏa*), la terre (*thổ*) ; et six états atmosphériques (*lục khí*) : le vent (*phong*), le froid (*hàn*), le chaud (*viêm*), l'humidité (*thấp*), la sécheresse (*cán*), la chaleur (*nhiet*). Ce sont autant de causes externes, dont les modalités varient à l'infini suivant l'évolution de deux cycles dénaire et duodénaire du système planétaire chinois, ou, pour dire plus simplement, suivant l'année, la saison, le jour et même l'heure à laquelle l'homme est malade. Ainsi, les hémorragies éclatent avec beaucoup de fréquence au printemps, les diarrhées en été, les fièvres en automne, et les paralysies en hiver. De même, en été, le cœur, relevant de l'élément du feu, est forcément malade. Au printemps, c'est le tour du foie, de la nature du bois. En automne, « où les métaux se forment au centre de la terre par l'union de la chaleur et du bois », les poumons seront menacés et, en hiver, l'eau prédominant, les reins seront facilement atteints.

A ces causes externes, s'ajoutent les causes internes inhérentes à la nature humaine : les

tam hồn, ou trois énergies spirituelles, et les *thất phách*, ou sept « émotions » : la joie, la colère, le chagrin, l'affection, la haine et l'amour sensuel (*Dong ngôn* : dans un livre de pathologie intitulé *Tam nhân cực nhất phương*).

Ces causes morbides externes ou internes déterminent dans l'organisme un déséquilibre entre les deux principes mâle et femelle et, par suite, une altération de l'un des éléments vitaux de l'homme : l'humeur, ou *khí*, et le sang, ou *huyết*. Il y a ainsi des maladies par excès d'humeur, il y en a d'autres par crase sanguine ; comme il y a des affections par excès du âm et d'autre par manque du dương (de là, l'expression courante : *Đầy khí, huyết suy*).

Cette loi d'harmonie ou de dysharmonie régit toute la physiologie chinoise.

Sous la dynastie des Kim et des Nguyễn (vers le ^{xiii}e et le ^{xiv}e siècles), certains médecins cherchèrent à sortir des vieilles théories, et créèrent, pendant certains temps, des écoles doctrinales.

Lưu-thủ-Chân (Liu-Shou-Cheng) soutenait que les maladies sont causées par excès d'énergie ou de chaleur, et préconisait des médicaments « rafraîchissants ». Il classait les maladies suivant la théorie des cinq éléments révolutifs et des six états atmosphériques (*ngũ luận, lục khí*).

Lý-đông-Viên (Li-Tung-Yuan) exagérait l'importance de la rate et de l'estomac, et imputait tous les maux à des troubles digestifs.

Trương-tử-Hoà partageait la même idée. Il soutenait que la mauvaise nutrition est à la base de toutes les affections, et qu'il faut les traiter par des toniques. Par la théorie des « feux internes », *Châu-đan-Khê* (Chu-Tan-Chi) se rapproche, à certains points de vue, de *Lưu-thủ-Chân*. D'après lui, « le feu principal réside au cœur, les feux auxiliaires aux reins et au foie. Ces feux, au repos, entretiennent la force et la santé ; mis en mouvement, ils font tarir les sécrétions, déshydratent l'organisme et lui enlèvent toute vitalité ».

De telles théories sont, évidemment, sujettes à des critiques. A la vérité, ces quatre « sommités médicales des dynasties Kim et Nguyễn » (les *Kim Nguyễn tứ đại gia*) n'ont enrichi la médecine chinoise d'aucune idée nouvelle, ne faisant que reprendre certains points des anciennes théories des grands maîtres du passé.

Sémiologie.

L'interrogatoire et l'examen du malade sont, de tout temps, les deux seuls moyens pour faire le diagnostic.

Interrogatoire. — « Quand on entre dans un Etat, on s'informe des coutumes, quand on entre au palais, on s'informe de l'étiquette, quand on s'approche d'un malade, on s'informe de ses

commodités (1). On interroge le malade sur sa famille, sa date de naissance, son jour de maladie. On le questionne sur son audition, son odorat, sa vue, ses goûts, son appétit. Car les oreilles, la bouche, les yeux, la langue et le nez sont autant de fenêtres par lesquelles s'échappe la chaleur vitale d'un organe interne.

Examen du malade. — Les Chinois ne connaissent ni l'auscultation, ni la percussion. Ils s'informaient de « l'état de la circulation des humeurs par la prise du pouls; de l'état de la respiration par la couleur du visage, des lèvres, des narines et des yeux; de l'état des viscères par la couleur de la langue, des oreilles et de la peau du ventre; et de l'état des humeurs ascendantes et descendantes par la voix et par le regard » (préceptes de Lăo-Tử).

Inspection. — Le facies extérieur du malade renseigne sur la situation des organes internes. L'aspect cyanosé de la figure, avec yeux teintés en bleu et transpiration abondante « comme l'eau de pluie », déce le l'atteinte profonde du foie dont l'humeur est constituée par les larmes. La langue, « rentrée dans le fond de la gorge », avec délire, proclame les souffrances du cœur; la bouche béante et le nez palpitant, les altérations du poumon. Le lobule de l'oreille trahit l'état de l'estomac comme le bout du nez révèle celui des reins.

La langue change de couleur suivant l'organe, et d'aspect suivant la maladie. On en connaît jusqu'à 36 syndromes : « Plus ou moins rouge, elle indique la fièvre; sèche, elle indique que la chaleur augmente; pustuleuse, elle indique une maladie des poumons avec douleur de côté; agitée, elle annonce la mort; pendante et déviée, elle indique la paralysie ».

La palpation du pouls.

Biên-Thước (Pien-Tchao), qui vécut environ 255 av. J.-C., fut le premier à exposer les secrets du pouls. La légende raconte qu'il fut animé d'un pouvoir surnaturel lui permettant de regarder à travers le corps humain. Ainsi il put étudier le pouls en corrélation avec les affections des organes internes. Mais, c'est seulement vers 280 apr. J.-C. que Wang-Shu-Ho, de la dynastie des Tân (Tsin), écrivit le *Mạch-Kinh* (*Mo-Chinh*) ou le « Classique du pouls », ouvrage de dix volumes, considéré comme un des livres remarquables de médecine. Sept siècles plus tard, à la période des cinq dynasties (907-960 apr. J.-C.), apparut le *Mạch-Quyết* (*Mo-Chueh*) ou le « Secret du pouls » que l'on attribuait également à Wang-Shu-Ho, mais qui fut plutôt écrit, d'après les recherches ultérieures de certains auteurs, par Cao-dương-Sinh (Kao-Yang-Sheng). L'étude du pouls a suscité, sous les différentes dynasties, de nombreux travaux. On en compte jusqu'à 156

volumes. Mais, la plupart ne sont que les commentaires des deux anciens livres: le *Mo-Chinh* et le *Mo-Chueh*.

La palpation du pouls est la méthode de diagnostic la plus complexe, la mieux étudiée, et, le plus souvent, la seule employée dans la médecine chinoise. L'index d'un médecin expérimenté apprend, par l'examen du pouls, tout ce que nous devons savoir de la maladie : ses causes, sa nature, son évolution et son traitement.

La médecine européenne ne dissocie pas le pouls radial. Les médecins chinois, au contraire, cherchent douze pouls, six à chaque poignet. Trois sont profonds et constituent les pouls des cinq organes (*ngũ tạng*). Les trois autres, superficiels, se rapportent aux six organes annexes (*lục phủ*). Les *quan* sont au milieu, à la hauteur de la styloïde radiale : les *xích* au-dessus, et les *thôn* au dessous.



LA PALPATION DU POULS

1. — Au-dessous de la styloïde radiale (*thôn*).
2. — Au niveau de la styloïde radiale (*quan*).
3. — Au-dessus de la styloïde radiale (*xích*).

A gauche :

Pouls { profonds : cœur, foie, rein gauche.
superficiels : intestin grêle, vésicule biliaire, vessie.

A droite :

Pouls { profonds : poumons, rate, rein droit (pouls génital).
superficiels : gros intestin, estomac, tam tiên.

Le meilleur temps pour prendre le pouls est le matin, de bonne heure, au lever du soleil. Le médecin doit, lui-même, être d'esprit tranquille appliqué, non distrait, ayant une respiration libre et égale. Il prend le pouls gauche avec la main droite et le pouls droit avec la main gauche. Il commence par placer le médus au *quan* « milieu », puis l'index et l'annulaire de

(1) Nhập gia tùy tục, nhập giang tùy khúc.

« Quand on entre dans une famille, on s'informe de ses habitudes, quand on traverse un fleuve, on suit ses méandres. »

chaque côté, au *thôn* et au *xích*. Il élève et abaisse les doigts comme s'il les déplaçait sur les touches d'un piano. Il les pose doucement sur la peau sans appuyer (pouls superficiels des six organes annexes), puis il appuie davantage et, ensuite, plus fortement jusqu'à sentir les os (pouls profonds des cinq organes). Il en apprécie le rythme, l'ampleur et la tension.

A l'état normal, on a, en moyenne, 4 pulsations, et pas plus de 5, par respiration ; avec une moyenne de 15 à 16 respirations par minute, on a de 60 à 75 pulsations par minute.

Le pouls se modifie avec l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution, la taille, le poids du malade et même l'astre qui règle sa destinée. Il varie également avec l'heure, la journée, la saison à laquelle on examine le patient. Il permet de révéler une grossesse et de prédire le sexe du fœtus. Si le pouls gauche est superficiel et débordant en haut, large en bas : c'est un garçon. Si le pouls droit est profond et plein en haut, ou profond et délié en bas : c'est une fille.

Le pouls du cœur est ondulant et débordant comme « l'eau d'une inondation ».

Le pouls du foie est tremulant, long, comme « si le doigt touchait une corde de guitare en vibration ».

Le pouls du rein gauche est profond, lourd et glissant « comme une pierre qui tombe ».

Le pouls des poumons est superficiel, aigu, court et léger « comme une plume ».

Le pouls de l'estomac est d'une lenteur modérée.

Le pouls du rein droit est fort.

En résumé, parmi les 74 variétés de pouls que les médecins chinois prétendent connaître, il y en a 4, bien caractérisés :

1° Le pouls Phù (*Fu*) superficiel, léger, débordant, « semblable à du bois qui flotte à la surface de l'eau ». Il relève du principe mâle (*dương*), et est sous l'influence de six états atmosphériques (*lục khi*) ;

2° Le pouls Trâm (*Cheng*) profond, lourd comme une pierre qui tombe dans l'eau. Il relève du principe femelle (*âm*), et indique les maladies externes dues à « sept passions ».

3° Le pouls Chi (*Ch'ih*), lent, avec trois pulsations par respiration, révèle les conditions des organes (*ngũ tạng*). Fort, il indique la santé ; faible, la maladie ;

4° Le pouls Sô (*Shu*), rapide, avec six pulsations par respiration, révèle l'état des organes annexes (*lục phủ*). Fort et intense, il indique l'inflammation et, faible, il trahit la présence d'une suppuration.

Pouls pathologiques.

Voici les pouls pathologiques qui nous renseignent sur le pronostic de la maladie :

1° Pouls bouillant comme l'eau sur un grand feu : mort rapide et certaine ;

2° Pouls « comme un poisson dont la tête est arrêtée et ne peut se mouvoir, mais dont la queue frétille encore rageusement » : mal aux reins ;

3° Pouls qui bat précipitamment et devient brusquement tardif et paresseux : mort certaine ;

4° Pouls dur, semblable, en quelque sorte, à une balle de pierre poussée par une arbalète : manque d'humeur (*khi*) dans les poumons et l'estomac : épuisement de longue durée ;

5° Pouls qui s'éparpille comme des gouttes d'eau qui s'infiltrant à travers quelque fente rétrécie : maladie traînante et rongant les os jusqu'à la moelle ;

6° Pouls pris au-dessous de la styloïde radiale et semblable « à une grenouille embarrassée dans les herbes » : mort certaine ;

7° Pouls rapide comme « des picotements précipités d'un bec d'oiseau » : manque de *khi* dans l'estomac et mauvais fonctionnement du cœur.

L'étude de la palpation du pouls est la préoccupation la plus attentive de tout bon médecin chinois.

Thérapeutique.

Les produits médicamenteux sont pour la plupart des produits végétaux. *Thần-Nông*, le dieu de l'Agriculture, qui a goûté en un jour, 70 poisons différents, a classé, dans son herbier (2500 av. J.-C.), 360 médicaments.

Après *Thần-Nông*, plusieurs herbiers (*Bản-thảo*) ont été rédigés par différents auteurs. On en compte jusqu'à 39 dont quelques-uns sont même abondamment illustrés. En 973, l'empereur Tai-Tsu et, en 1057, l'empereur Jen-Tsing, ordonnèrent aux médecins de reviser les *Bản-thảo*, tellement ils étaient discordants. C'est seulement au xvi^e siècle que *Lý-thời-Chân* (*Li-Shi-Chen*) composa, sous la dynastie des *Minh*, le *Bản-thảo cương-mục*, considéré comme le plus grand travail en matière médicale. La mort ayant surpris l'auteur, son fils, après l'avoir revu et augmenté, put le publier, seulement, en 1595, après une requête à l'empereur Van-Lie. Il comprend 52 volumes et a coûté plus de 30 ans de travail (1552-1578).

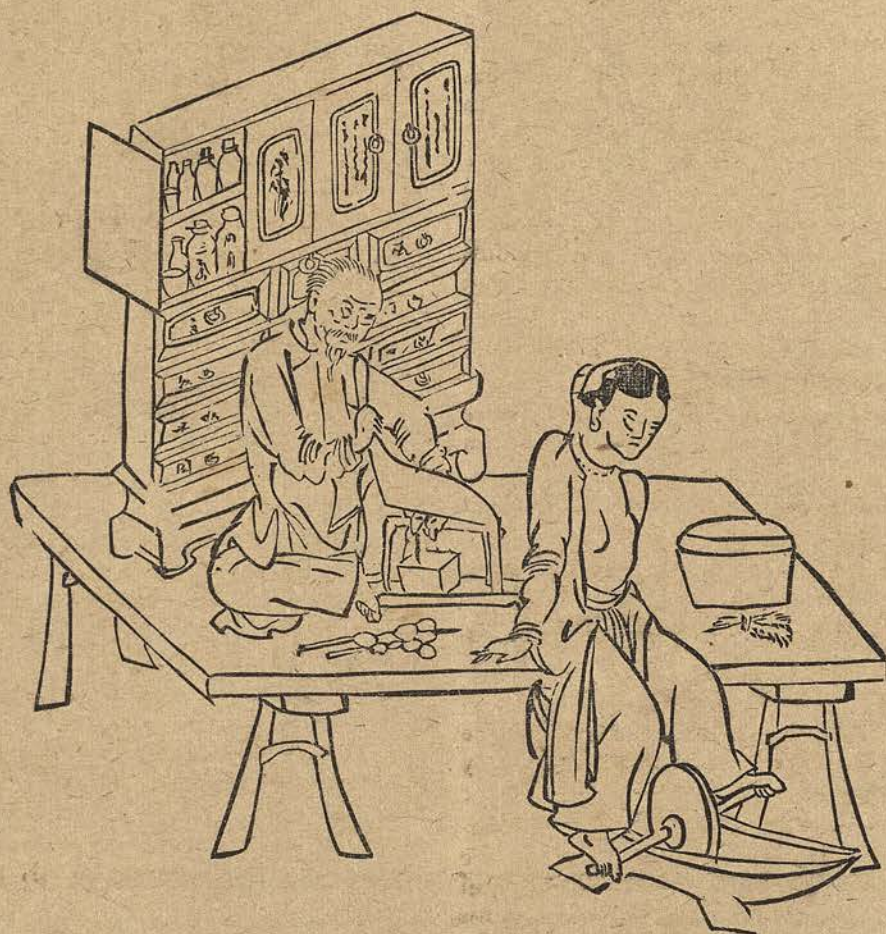
C'est le seul herbier actuellement en usage en Chine. Il a été étudié ou traduit en japonais par Inan, Nobuyoshi et Iguchi en 1714 et en 1850 ; en français par Du Halde en 1735, et en anglais par Porter Smith en 1871.

Dans ce traité, *Lý-thời-Chân* avait décrit 1.871 différentes substances (1.074 du règne végétal

443 du règne animal et 354 du règne minéral) et plus de 8 000 recettes médicales anciennes et modernes.

L'opothérapie est pratiquée en Chine de temps immémorial. Les estomacs de tigre, les fiels d'ours, les foies des animaux sont couramment utilisés. Lý-thôi-Chân n'a-t-il pas écrit que « le foie restaure le sang » et est indiqué dans les anémies et dans les œdèmes. La thyroïde est conseillée dans le goitre, et les rognons dans les maladies des reins.

dans l'alcool et qui produisait de l'engourdissement et de l'insensibilité ». Parfois, il opérait sans anesthésie. Ce fut le cas de Quán-Võ, fameux général des « Trois Royaumes ». Atteint au bras d'une flèche empoisonnée et refusant l'anesthésie, Quan-Võ jouait aux échecs pendant que le chirurgien lui râclait les os et lui détergeait la plaie. Dans les chroniques des « Trois Royaumes », s'étale une longue liste de maladies bizarres, traitées ou opérées par Hoa-Đà. C'est lui-même qui a proposé, pour guérir une



Le médecin et sa pharmacie. (D'après DUMOUTIER.)

Le massage, l'hydrothérapie et la psychothérapie sont de pratique courante. Ce sont Hoa-Đà et Trương-trọng-Cảnh qui, les premiers, ont préconisé l'hydrothérapie dans le traitement des affections fébriles. Les massages se font par friction, ou en martelant les chairs au moyen de petits marteaux de bois. Les exercices physiques ont été conçus par Hoa-Đà.

Chirurgie et acupuncture.

Les historiens rapportent que Hoa-Đà (190-288 ap. J.-C.) a fait des laparotomies, sous anesthésie, avec une « poudre qui faisait effervescence

céphalée atroce, une trépanation à Tào-Tháo qui, naturellement, la lui refusa. Emprisonné et condamné à mort par ce dernier qui n'avait pu l'avoir à son service, il remit ses manuscrits au geôlier. Mais la femme de ce dernier, une ignorante, s'en servit pour faire du feu. Quand le geôlier chercha les livres, c'était déjà trop tard. Des cendres, il ne restait plus que quelques feuilles intactes où se trouvaient enseignés les procédés de la castration.

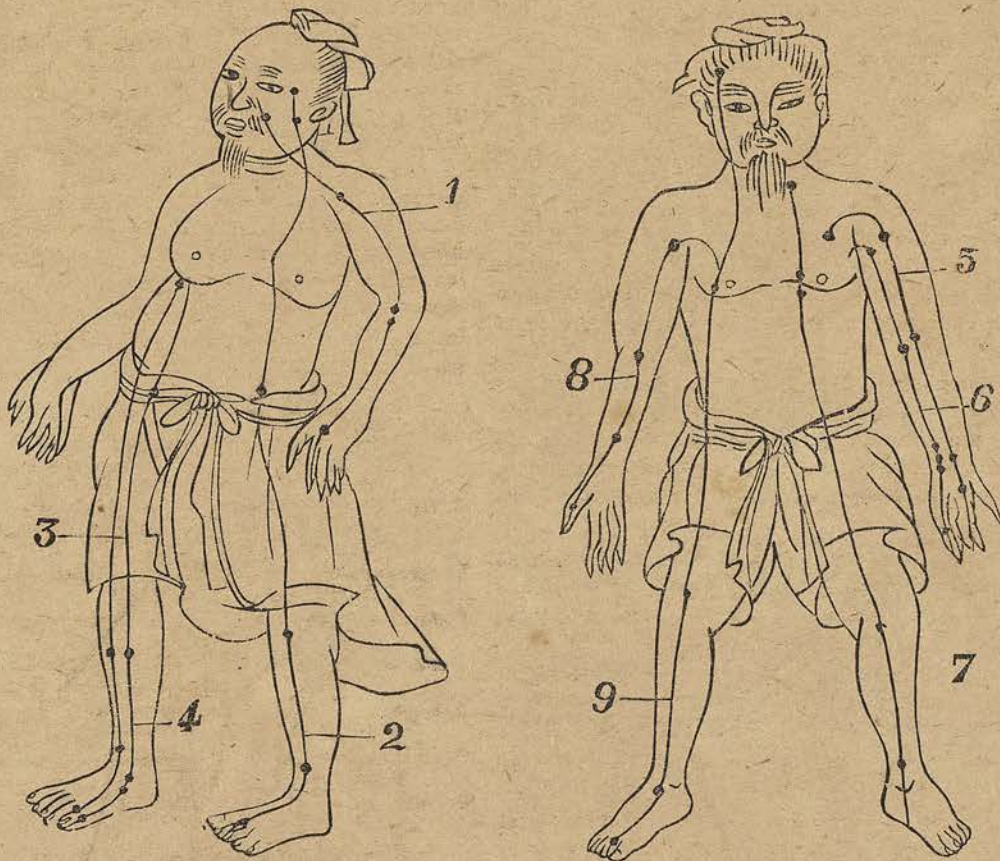
En même temps que Hoa-Đà, s'éteignit la chirurgie chinoise. La seule opération prati-

quée encore dans les siècles suivants fut, en effet, celle qui faisait les eunuques.

D'ailleurs, avec ce que les Chinois savaient de l'anatomie et de la physiologie humaines, il leur était impossible d'ouvrir un ventre ou d'amputer un membre. Les plaies, même les plus graves, étaient traitées par l'application d'un simple emplâtre et les fractures compliquées par l'immobilisation dans un appareil en bambou, ou au moyen d'un os pris sur un poulet, fraîchement tué.

au XI^e siècle, à la période des Tống (Sung, 960-1279), on interrogeait les candidats au moyen d'une statue de bronze portant 365 points d'acupuncture.

La méthode fut importée au Japon au VI^e siècle par un Chinois du nom de Chi-Cho, et vite répandue cent ans après, par Kikabeki Omaro. Des écoles d'acupuncture furent créées à l'époque Nara (VIII^e siècle). Mais, bientôt, elle fut oubliée et il fallut attendre jusqu'au XVIII^e siècle pour trouver des médecins acupuncteurs illustres



SCHEMAS REPRÉSENTANT LES MÉRIDENS DE QUELQUES ORGANES PRINCIPAUX OU ANNEXES

Les méridiens constituent les voies par lesquelles l'organe charrie son influx vital et par où on peut l'atteindre, quand il est malade, par l'acupuncture ou par l'application des moxas.

1. — Méridien du gros intestin.
2. — — de l'intestin grêle.
3. — — du foie.
4. — — de la rate.

5. — Méridien du péricarde.
6. — — du cœur.
7. — — des reins.
8. — — des poumons.
9. — — de l'estomac.

Toute la chirurgie chinoise s'en est tenue seulement à l'acupuncture. C'est une des pratiques les plus anciennes, datant de l'époque de Hoàng-Đế. On en trouve, en effet, quelques références dans le *Nội-Kinh*.

Biên-Thước (Pien-Tchao), du III^e siècle avant notre ère, en fut le plus grand partisan. Sous la dynastie des Đường (T'ang) (619-907), l'acupuncture formait une des sept branches médicales et

(Goen Isai, Yome Bensai, Sugiyoma Waichi). Tout récemment, Yoshida a pu retrouver, pour son enseignement d'acupuncture à l'école de Sugiyoma, la statue de bronze de grandeur naturelle et les quatre livres de commentaires qui auraient été rapportés de Chine vers le XI^e siècle.

L'acupuncture fut introduite en Europe au XVI^e siècle par les missionnaires. Vicq d'Azyr et Desjardins semblent avoir été les premiers à l'utiliser.

Mais, ce fut J. Cloquet qui en répandit l'usage. Comme au Japon, la méthode fut vite abandonnée, à cause de nombreux accidents provoqués par des piqûres trop profondes et faites sans la moindre asepsie. La parution, en 1869, d'un essai par la médecine chinoise du capitaine Dabry, où se trouvaient exposés, en détail, les 388 points d'acupuncture, n'a pas pu faire naître cette pratique. C'est seulement, il y a une dizaine d'années, que certains auteurs, à la suite d'un travail de Soulié de Morant, ont repris la méthode qui, paraît-il, leur a donné d'assez encourageants résultats (Feyrneyroles, Flandin, Lavergne, Bararoux...).

Les points d'acupuncture sont disposés sur des lignes que nous avons dénommées les *kinh*, ou méridiens. Ce sont des voies par lesquelles l'organe charrie son influx ou énergie vitale. Nous avons vu qu'il y a 11 méridiens, correspondant aux 11 organes, 1 méridien du péricarde et 2 méridiens médians, l'un antérieur et l'autre postérieur. Ces méridiens communiquent en certains points déterminés afin d'assurer une circulation générale de l'influx. Ils se répartissent en deux groupes :

1° Les méridiens de la face externe des membres charrient l'énergie mâle, venue de la transformation des aliments, aux six organes (*lúc phũ*) dits « organes atelier » (estomac, intestin grêle, gros intestin, vessie, vésicule biliaire et le tam-tieu) ;

2° Les méridiens de la face interne des membres distribuent l'énergie femelle à partir des organes de réserve (*ngũ tạng*) dits « organes trésor » (cœur, poumons, foie, rate et rein gauche).

Pour combattre l'insuffisance d'énergie d'un organe (ce qu'on peut connaître par la palpation du poulx), il faut le « tonifier » sur un des points de son méridien et, au contraire, pour diminuer son excès d'énergie, il faut le « disperser ».

Pour tonifier, on emploie des aiguilles en métal jaune ou rouge (or, cuivre), qu'on enfonce dans le derme pendant l'expiration. On les laisse en place pendant 5 à 6 minutes.

Pour disperser, l'aiguille doit être en métal blanc et gris (argent, acier, platine) et sera retirée au bout de 30 à 60 secondes.

En Chine, certains malades conservent les épingles pendant des heures, et il n'est pas rare

de les voir se promener avec des aiguilles dans la peau.

Parfois, au lieu de piquer avec des aiguilles, on fait des applications de *moxas*. Ce sont des cônes de poudre d'armoise (*artémisia sinensis*) gros comme des grains de maïs, qui sont appliqués et brûlés aux points d'acupuncture.

La médecine chinoise connaît ainsi une foule de moyens curatifs et une riche thérapeutique basée sur un robuste bon sens, mais souvent gâtée par la superstition et la sorcellerie.

Ce bref exposé ne permet pas de montrer les similitudes qui existent entre les systèmes médicaux chinois, indiens et européens, reliés peut-être par quelque commune origine ou quelque influence culturelle qui reste à déterminer. L'art indo-bouddhique est, d'ailleurs, là pour nous prouver que les concepts orientaux et occidentaux ne sont pas systématiquement irréductibles. Il nous incite à chercher les concordances intellectuelles, rares mais probables, susceptibles d'avoir influencé l'esprit humain, aussi bien sur les bords de la Méditerranée que sur ceux de la mer de Chine.

BIBLIOGRAPHIE

- DU HALDE. — *Description géographique, historique chronologique politique et physique de l'Empire de la Chine*, tome III, 1786.
- J. REGNAULT. — *Médecins et pharmaciens chez les Chinois et les Annamites*, 1903. *Les médecins en Extrême-Orient*, 1902.
- L. SOUBEYRAN. — *Etudes sur la matière médicale chinoise*, 1866.
- DABRY DE THIERSANT. — *La médecine chez les Chinois*, 1863.
- DEBEAUX. — *Essais sur la pharmacie et la matière médicale en Chine*, 1863.
- DUVIGNEAU. — *Les médecins annamites à la Cour d'Annam*, 1911.
- SOUlié DE MORANT. — *Acupuncture chinoise*, 1931. *Les poulx chinois*.
- PERROT et HURRIER. — *Matière médicale et pharmacie sino-annamite*, 1907.
- L. JAMMES. — *L'art de guérir chez les Annamites*. *R.I.C.*, 1903, (pages 63 sq.).
- LE-QUANG-TRINH. — *Croyances et pratiques médicales sino-annamites*, *R.I.C.*, 1912 (pages 150 sq.).
- BREBION. — *Notice sur la médication et la pharmacie chinoises*.
- DE POUVOURVILLE. — *Les sept éléments de l'homme et la pathologie chinoise*.
- DUMOUTIER. — *Essai sur les Tonkinois (médecine et pharmacie)*, 1908 (pages 199 sq.) et *R.I.C.*, 1907.

LE PRIX LITTÉRAIRE D'INDOCHINE

L'ŒUVRE DU R. P. CADIÈRE

par NGUYỄN-VĂN-TÔ

Tous ceux qui s'intéressent aux études annamites apprendront avec plaisir que le premier Prix littéraire d'Indochine a été attribué cette année au R. P. L. Cadière, correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, rédacteur du *Bulletin des Amis du Vieux Hué*.

Au cours d'une carrière déjà longue et dont nous souhaitons l'heureuse continuation, le savant missionnaire s'est créé des titres impérissables dans le domaine de la langue, de la religion et de l'histoire annamites. Son œuvre s'ordonne de la sorte en trois masses distinctes et contiguës, dont la dernière arche seule est inachevée. A mesure qu'elles se sont élevées, les premières assises ont, naturellement, attiré l'attention des orientalistes de France. Il y a, comme chacun sait, dans le monde des études d'histoire, une justice dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est l'instrument. Elle décerna, en 1903, une de ses plus hautes récompenses à l'auteur du *Mur de Đông-hoi, étude sur l'établissement des Nguyễn en Cochinchine*, publiée dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*. L'œuvre est si précise et si bien conduite, il se dégage de cette monographie une vie si intense que le choix de l'Académie est pleinement justifié.

Le P. Cadière ne s'est pas borné à traduire des textes inédits, il les commente. Des notes copieuses mettent en lumière les renseignements nouveaux qu'ils fournissent, et rattachent ces renseignements eux-mêmes aux institutions ou aux coutumes dont ils complètent pour nous la connaissance, en sorte qu'on trouve dans cette étude un exposé singulièrement nourri et intéressant de l'établissement des Nguyễn en Annam. C'est là de l'histoire, et de la meilleure ; on ne saurait trop louer la sobre et claire simplicité avec laquelle elle est contée. Ces qualités et beaucoup d'autres, le long effort nécessaire pour mener à terme une telle entreprise, méritaient bien un prix au concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

D'ailleurs, dans le domaine des études d'histoire et d'archéologie annamites, le P. Cadière est un des hommes qui, au cours de ces quarante dernières années, ont publié le plus de faits nouveaux, grâce à la largeur de son information et à l'ingéniosité de sa critique. Le cadre chronologique est immense, et dans le cadre topographique restreint, une infinité de questions se posent, qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, et qu'il n'était pas facile de débrouiller. Le P. Cadière s'y est appliqué avec une claire vision de ce que les documents qu'il a recueillis diligemment permettent de savoir, et sans s'embarrasser des théories à la mode en Indochine. « Il faut se garder, disait-il, en 1901 dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, il faut se garder de généraliser et d'attribuer à la nation annamite tout entière ce qui n'est peut-être propre qu'à une contrée ou à une catégorie d'individus ». On ne peut que le louer de cette sage réserve. Il a le sens des réalités concrètes, et les historiens liront avec profit, s'ils ne l'ont déjà fait, ce qu'il a écrit sur le Quang-binh, le Quang-tri, la citadelle, le palais et les tombeaux de Hué. ils le liront avec plaisir, car il a longuement médité avant d'écrire, et il écrit, comme je l'ai rappelé plus haut, dans une langue sobre, qui ne recherche pas les vains ornements, mais qui sait mettre en relief les idées essentielles. Chacune de ses études d'histoire ou d'archéologie constitue une excellente monographie, et l'on aime à espérer qu'elle servira de modèle à beaucoup de travaux analogues.

Il appartiendra à des juges plus compétents de louer ses recherches sur les religions annamites comme elles le méritent. Mais l'unanimité des suffrages qu'elles ont recueillis lors de la réunion de plusieurs d'entre elles en un volume intitulé *Croyances et pratiques religieuses des Annamites*, m'autorisent à en rappeler les plus frappantes qualités. Possédant pleinement toutes les parties d'un sujet immense et singulièrement complexe, dont personne

n'avait réussi à embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil, le P. Cadière a su mettre sous les yeux de ses lecteurs, dans des monographies admirablement claires, le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme, le culte des ancêtres et le sacrifice du Nam-Giao, caractérisant avec une précision judicieuse chacune de ces pratiques religieuses, et saisissant par des aperçus pleins de finesse les relations plus ou moins cachées qui unissent ces croyances entre elles. D'autre part, il étudie tour à tour le culte des arbres, le culte des pierres, le culte des bornes, les faits religieux ou magiques observés pendant une épidémie de choléra, et il réussit à donner, de chacune de ces pratiques et de ces croyances, une idée juste et concrète.

Dans le domaine linguistique, le P. Cadière, a publié entre autres une *phonétique annamite* : dialecte du haut et du bas-Annam, et une *Monographie de la semi-voyelle labiale en annamite et en sino-annamite*. Ces ouvrages ne sont pas de simples répertoires de faits, hérissés de mots techniques et écrits dans la manière aride ou peu compréhensible que tant d'auteurs affectent en pareil cas ; ce sont plutôt des traités psychologiques, mais d'une psychologie toujours claire dans ses principes. Ecartant « l'inconscient » de certaines théories linguistiques, le P. Cadière se refuse à prêter au langage annamite un développement spontané, mais il voit en lui un produit réfléchi de l'homme vivant en société, que le milieu ambiant, l'école, la littérature, la pratique des classes instruites, le frottement hostile ou pacifique avec l'étranger modifient sans relâche. A la netteté des principes déterminés successivement correspondent une limpidité et un bonheur d'expression où l'on retrouve l'ancien élève du séminaire des Missions Étrangères de Paris. La phrase est agile, sobre, dépouillée d'ornement superflu, imagée cependant quand il faut l'être.

M. P. Boudet a tracé du Révérend Père le portrait le plus compétent et le plus vrai (v. *Indochine*, n° 225). Il en ressort avec évi-

dence que le lauréat du Prix d'Indochine est, pour l'étendue et la précision de sa science, et pour la largeur de ses vues, le premier annamitisant de la première moitié du xx^e siècle. De là l'impulsion qu'il a donnée, depuis 1914, chez les Amis du Vieux Hué, aux études d'histoire et d'archéologie annamites, les recherches de tout genre que, de loin, il dirige ou auxquelles il collabore. Il est un spécialiste jugeant à sa valeur le peuple annamite, sa langue, son art, sa civilisation, ne le ravalant ni ne l'exaltant au delà du juste, parce qu'un solide fonds d'humanité a mis en lui ce regard intérieur, cette lumière qui vous suit au cours de la vie et qui ne trompe pas.

Dans les circonstances actuelles, les études qu'il représente avec l'Ecole Française d'Extrême-Orient, l'Association des Amis du Vieux Hué, la Société des Etudes Indochinoises et l'Institut indochinois pour l'étude de l'homme, constituent, nous le sentons bien, un élément secondaire. Mais s'il n'en faut pas surfaire, il n'en faut pas non plus rabaisser l'importance. Tournées, par leur objet, vers le passé, elles intéressent, par leur essence même, le présent et l'avenir, car elles répondent à un besoin impérieux de l'esprit humain. Si l'histoire ne crée pas, elle est pour quelque chose dans tout ce qui se crée. Rappeler et décrire ce qui s'est réalisé de grand, de beau, de bon dans le passé, c'est fournir des modèles au présent et à l'avenir. Etaler les erreurs, les fautes et les crimes qui déshonorèrent le monde, c'est faire la leçon aux hommes d'aujourd'hui, comme on la faisait jadis aux enfants de Sparte, en mettant sous leurs yeux des ilotes ivres ; le fumier de l'histoire répandu sur la terre peut faire lever des moissons de vertu et d'honneur. Il importe donc au bien général que les études d'histoire et d'archéologie demeurent florissantes et soient soutenues par la faveur du public. Le prix qui vient d'être attribué au R. P. Cadière apporte, de ce côté, les plus solides garanties et les plus précieux encouragements.

En 1939, les publications du R. P. Cadière atteignent le nombre de 131 titres.

SOUVENIRS D'UN VIEIL ANNAMITISANT

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

Pour illustrer le Prix littéraire d'Indochine qui vient d'être attribué en premier lieu au R. P. Cadière, nous aurions pu lui demander quelques pages inédites spéciales pour les lecteurs de la Revue.

Nous avons préféré continuer simplement la parution de ses Souvenirs d'un vieil annamitisant que nous publions depuis presque une année ; justement le chapitre nouveau que vous allez lire illustre parfaitement la vie du grand travailleur dont l'Indochine peut s'enorgueillir. Il y a dans ces pages une apologie de la « Joie de connaître » à travers laquelle se dessine l'attachante figure du Révérend Père en un relief saisissant. Nous ne pouvions pas donner à nos lecteurs une forme plus vivante de son talent, pétri de volonté, de patience et d'amour.

JE m'honore d'avoir donné quelques leçons d'annamite au docteur Yersin. C'était en fin 1910. Après dix-huit années de séjour dans la colonie, je retournais en France pour la première fois. M. Klobukowsky, alors Gouverneur Général, m'avait accordé une mission pour rechercher, dans les bibliothèques et dépôt d'archives de Paris et de Rome, des documents concernant l'histoire d'Annam, l'histoire des Missions et la langue annamite. Comme il était à Saigon au moment où j'allais m'embarquer, je crus devoir lui faire une visite pour le remercier, et, en même temps, pour lui exposer ce que je comptais faire. J'attendais mon tour d'audience, dans la salle d'attente. Le docteur Yersin faisait comme moi. Nous fîmes connaissance. Lui aussi allait s'embarquer pour France. Sur le bateau, il voulut bien me demander de lui donner quelques leçons d'annamite.

Ce n'était pas un débutant. Nous traduisions les *Chuyện đời xưa* de Pétrus Ký, et il se débrouillait très bien. Il mettait à apprendre l'annamite, le même scrupule scientifique qu'à faire ses cultures de microbes, il voulait se rendre compte de tout, tout comprendre. Sur mer, je ne suis plus que la moitié d'un homme, et parfois même moins encore. Non seulement j'ai le mal de mer aigu, dès que ça bouge tant soit peu, mais même lorsque la ligne du bastingage est absolument parallèle avec la ligne d'horizon, j'ai un mal de mer latent qui m'empêche de fixer mon attention sur une page écrite, et même sur une idée un peu sérieuse. Je souffrais beaucoup pendant ces leçons. Le bon docteur s'en aperçut, et il ne venait que lorsque le sommet du bastingage et l'horizon concordaient parfaitement.

Mais j'admirais cette volonté du docteur. Dans la situation qu'il occupait, il aurait très bien pu se dispenser d'apprendre l'annamite. Mais, comme on l'a fait remarquer à l'occasion de sa mort, il s'était donné à la colonie, et, devant passer sa vie au milieu des Annamites, il jugeait qu'il devait apprendre leur langue, afin d'avoir avec eux des rapports plus intimes, des rapports normaux, au fond. C'est un bel exemple qu'il a donné à ses collègues de l'enseignement supérieur.

D'après les quelques souvenirs qui ont été publiés sur lui, à l'occasion de sa mort, il parlait couramment l'annamite, et c'est là certainement une des causes qui l'ont attaché à l'Annam et qui lui ont attiré l'admiration, l'estime et l'affection des Annamites.

Je pus me rendre compte, lorsque je fis connaissance avec lui, qu'il souffrait du même mal que moi. Je ne reconnais pas la tête des gens. Il suffit qu'un homme mette des lunettes noires, ou qu'une dame change de chapeau, pour que je ne sache plus qui c'est. Et c'est bien ennuyeux, surtout lorsqu'il s'agit de dames. Nous nous promenions dans la salle d'attente du Gouverneur Général. Arrive un monsieur qui salue le docteur et se met à parler avec lui. Je m'écarte. Quelques instants après, le docteur revient vers moi. « Savez-vous qui est ce monsieur ? — Non. — Moi non plus. Il a l'air de me connaître très bien. Mais je ne sais pas du tout qui c'est. »

Je rencontrais, peu après, une ou deux fois le docteur, mais, à mon grand regret, je n'eus plus de relation avec lui. Et, s'il a été un bon annamitisant pratique, j'y suis pour bien peu de chose. Si quelqu'un a profité de notre pre-

mière rencontre, c'est certainement moi, car pour employer un terme de la langue religieuse, je fus grandement édifié par l'ardeur qu'il mettait à apprendre l'annamite.

Il me disait qu'il retournait presque tous les ans en France, mais il n'y restait pas longtemps, quelques jours, une ou deux semaines tout au plus, juste le temps nécessaire pour régler les affaires qu'il avait à traiter. Et il reprenait le bateau pour revenir dans la colonie. Le voyage, c'étaient ses vacances. Il passait ces deux mois dans le calme et le recueillement, et dans les travaux de délassement et de repos. C'est encore un bel exemple qu'il donnait à tant de gens pour qui le voyage est une occasion de folies de toutes sortes.

Comme tous les missionnaires âgés, j'ai eu à former quelques jeunes que mes supérieurs m'avaient confiés. L'un d'eux, le P. Maunier, dont j'ai parlé, est devenu un annamitisant de valeur, soit au point de vue pratique, soit même au point de vue théorique. Et je crois que je suis pour quelque chose dans cette réussite. D'autres n'ont pas fait comme lui. J'ai eu un grand nombre d'élèves de rencontre, c'est-à-dire des gens voulant apprendre l'annamite, qui m'ont consulté, me demandant des explications ou des conseils. Je me suis toujours efforcé de les satisfaire, je ne sais si j'y ai toujours réussi, mais en tout cas, ce fut toujours pour moi un véritable plaisir de leur venir en aide.

Pour dire vrai, on attache trop d'importance au professeur d'annamite ou au répétiteur.

Il en est, dans l'étude de l'annamite, comme pour les autos. Je n'ai jamais désiré avoir une auto en ma possession. Et si même quelqu'un m'en avait offert une, j'aurais été gêné. Mais je me suis toujours dit, à voix basse : « Oh, si je pouvais avoir, pas loin de moi un ami, ou même plusieurs amis, qui possèdent une auto, et qui me disent : « Père, mon auto est à votre disposition. Ne vous gênez pas. Vous n'avez qu'un signe à faire, ce sera toujours avec plaisir que je mettrai mon auto à votre service ! » ».

De même, pour l'étude de l'annamite, ce n'est pas tant un professeur, qui est nécessaire, qu'un conseiller, un directeur, un ami, qui ait une solide connaissance de la langue annamite et qui mette cette connaissance à votre disposition. C'est à lui qu'on aura recours lorsqu'on voudra savoir le sens d'un mot, le mécanisme d'une construction, l'emploi d'une tournure. C'est lui qui vous reprendra lorsque vous prononcez mal une consonne ou un groupe de voyelles, lorsque vous faites mal un accent, lorsque vous employez mal à propos telle formule. C'est un ami, écoutez-le. Invitez-le à vous

reprendre. Et, lorsqu'il le fait, ne vous froissez pas. J'en ai connu qui, débutants, reprenaient leur professeur. C'est un mauvais système pour apprendre l'annamite.

J'ai dit que le professeur n'était pas nécessaire. Je me reprends. Des professeurs, il vous en faut, et des centaines. Mais je ne veux pas parler de gens qui seront payés vingt ou quarante piastres par mois pour venir s'asseoir à côté de vous, autour d'une table, avec des piles de livres et des feuilles de papier, deux ou trois fois par semaine. Non, les professeurs qu'il vous faut, qui vous sont absolument nécessaires, sans lesquels vous ne saurez jamais parler annamite, ce sont ceux dont j'ai parlé si souvent dans les pages précédentes : le cuisinier du Petit Séminaire, le boy de Monsieur, le tire-pousse de Madame, le planton du bureau, le milicien, la file de « con gâi » qui vont au marché en trotinant, l'ouvrier qui répare votre maison, les gardiens de buffles, les paysans, l'homme de la rue, tout le monde, en un mot. Voilà vos professeurs. Ils ne vous coûteront pas cher, et c'est eux, uniquement eux, qui vous apprendront à parler annamite.

A condition que vous sachiez vous en servir, utiliser leur compétence. Et cela signifie que, au fond, c'est vous qui serez votre meilleur professeur.

C'est comme pour les médecins. Votre meilleur médecin, c'est vous-même, ce doit être vous-même. Evidemment, s'il vous arrive un accident, si vous vous cassez une jambe, si vous attrapez la typhoïde, si la carie se met dans vos dents, filez vite chez le chirurgien, chez le médecin ou chez le dentiste. Mais si vous n'avez qu'un de ces mille maux qui tracassent notre pauvre humanité, restez chez vous et ne consultez que vous-même. Inutile de déranger l'homme de l'art ou de courir chez le pharmacien. Voyez ce qui vous a fait mal, d'où proviennent vos maux de tête et vos insomnies, ce qui cause vos dérangements intestinaux, ce qui pèse à votre estomac, et agissez en conséquence. Ne mangez que ce qui vous convient ; ayez une vie réglée ; pas d'imprudence, par d'excès ; faites de l'exercice, ou, comme on dit à présent, de la culture physique ; prenez quelques semaines de vacances et reposez-vous.

Evidemment, les conseils, ça se donne aisément. Il est plus difficile de les mettre en pratique. C'est exactement comme pour l'étude de l'annamite. Pour se servir du boy, du coolie, de l'homme de la rue, comme d'un professeur, il faut, condition absolue, qu'on ait la volonté ferme d'apprendre l'annamite. Alors, on saisira toutes les occasions, on usera de tous les moyens, on mettra à contribution tout le mon-

de, pour faire des progrès dans cette étude. Alors, on verra ce qui vous nuit et ce qui vous profite. Si vous ne pouvez retenir un mot sans l'avoir écrit, vous aurez toujours un crayon et un carnet dans vos poches. S'il faut que vous vous rendiez compte de l'orthographe d'un mot en consultant votre dictionnaire, vous porterez toujours un petit lexique sur vous. Si une journée de chasse vous procure l'occasion de parler utilement, vous courrez à travers les mamelons herbeux du Moyen-Tonkin, sans vous soucier si votre carnier sera bien rempli au retour, mais préoccupé uniquement de vous faire suivre par de nombreux pisteurs. Si c'est la visite des boutiques, les causeries avec les ouvriers, qui augmentent votre vocabulaire, vous errerez dans les rues de Hanoi ou fréquenter les chantiers. Les professeurs d'annamite sont partout. Le tout est de les utiliser.

Ce qui n'empêche pas — il faut avoir plusieurs cordes à son arc, et, comme je le disais tout à l'heure, il faut profiter de toutes les occasions — ce qui ne vous empêchera pas de suivre le cours d'annamite qui est donné dans votre centre, si vous habitez une grande ville, ou, si vous y tenez, de recourir aux services d'un professeur ou d'un répétiteur attitré et rétribué. Ces derniers moyens sont même grandement utiles, lorsque, ayant appris l'annamite comme une langue parlée, de façon à pouvoir vous débrouiller dans l'usage ordinaire de la vie courante, vous voulez acquérir la connaissance de l'annamite littéraire, surtout de la langue moderne qui, par le vocabulaire, diffère tant de l'annamite du peuple.

Je me résume : votre professeur, ce sera tout le monde, et, en premier lieu, vous-même.

Et les Manuels ?

Il faut un manuel. Et tous les manuels sont bons.

J'ai parlé, quelque part, du Chinois qui arrive en Annam, outillé seulement de ses deux oreilles et de sa langue, et qui apprend quand même fort bien l'annamite. J'aurais pu citer l'exemple du petit bébé qui apprend sa langue maternelle sans livres. Mais nous autres, il nous faut des livres. Notre civilisation fait tout d'abord de nous des écoliers, et nous restons écoliers, paperassiers, toute notre vie. Nous ne concevons pas qu'on puisse apprendre quelque chose sans livres. Ne serait-ce qu'à cause de ce préjugé, un Manuel, un Cours d'annamite, une Grammaire annamite, nous rendront de grands services, et aussi un Dictionnaire.

Nous ne rencontrons pas tous les mots dans la rue. Le boy ne connaît pas toutes les expressions, toutes les tournures de sa langue. Ou, si

nous lui demandons pourquoi il emploie telle construction, si nous voulons qu'il nous explique les règles logiques de sa langue, il se déclarera incompétent. C'est comme le Père Bonin, dont j'ai parlé plus haut, et qui me disait : « Père, demandez-moi comment on dit ceci ou cela, mais ne me demandez pas pourquoi on dit comme ceci ou comme cela ». Ce que l'homme de la rue ne nous dira pas, ne pourra pas nous dire, le Manuel nous le dira. Il nous fera profiter des efforts patients qu'ont faits nos prédécesseurs pour se rendre maîtres de tous les secrets de la langue annamite. Il attirera notre attention sur tel ou tel point de détail que nous n'avions pas remarqué. Il résoudra la difficulté qui nous arrête. Il ordonnera notre travail. Il nous fera voir ce qui reste à faire, et, par là, nous encouragera à poursuivre nos efforts. Ce sera un second conseiller, un second ami, que nous aurons toujours sous la main, et sans que nous ayons à craindre d'être importun, sans que nous ayons à rougir de vant lui de notre ignorance. Ayons un Manuel et servons-nous en le plus possible. Qu'il nous devienne familier, que nous le sachions pour ainsi dire par cœur, que lorsqu'une difficulté nous surprend, nous sachions à quelle page nous pourrions en trouver l'explication.

Mais n'oublions pas que le Manuel n'est qu'un instrument accessoire. Comme je l'ai dit, il ne vient qu'en second lieu, et ne supprime pas, ne peut absolument pas remplacer le travail que nous devons faire avec notre bon professeur ; l'homme de la rue, M. Tout-le-Monde. Si nous avons la prétention de n'apprendre l'annamite qu'avec notre Manuel, il deviendrait néfaste pour nous.

Or, tous sont bons.

J'ai dit, dans les pages précédentes, mon opinion sur la plupart des Manuels qui ont été publiés jusqu'ici. Tous ont leurs défauts, mais tous ont leurs qualités. Prenez-en un, n'importe lequel, et tenez-vous y fidèlement dans les premiers temps. Il vous suffira pour le moment. Plus tard, quand vous vous débrouillerez, vous en achèterez d'autres. Et vous verrez quel intérêt on prend à les feuilleter.

Il y a à peine quelques semaines, je lisais une « Dissertation critique et apologétique sur la langue basque », publiée il y a longtemps, et je trouvais là la meilleure explication que j'aie jamais rencontrée sur le rôle de l'article en français. Je me souviens d'une toute petite Grammaire latine, très mince, où je vis énoncée de la façon la plus claire la règle de concordance des temps. Il en est de même pour les Manuels de langue annamite. Celui-ci vous donnera les notions les plus exactes ou les plus

claires sur les substantifs de catégories. Tel autre s'attachera à vous expliquer comment on prononce correctement les sons de la langue annamite et vous donnera les exemples les plus faciles. Dans un autre, vous trouverez la théorie des prépositions de lieu. Ou bien vous aurez, dans celui-ci ou celui-là, une richesse incroyable d'exemples et de mots. Et ainsi pour tous. Tous ont leur mérite, tous méritent d'être feuilletés et d'être mis en bonne place dans les rayons de votre bibliothèque.

Mais, me direz-vous, je me débrouille, j'ai une connaissance suffisante de l'annamite, je n'ai pas besoin d'acheter tant de livres.

Non, mon ami, croyez-moi, continuez à vous perfectionner dans la connaissance de la langue. Vous avez eu la volonté d'apprendre, le courage de commencer l'étude d'une langue difficile, et le courage de persévérer jusqu'au bout. Vous avez certainement eu des satisfactions dans cette étude, mais surtout des ennuis, de la peine. Maintenant que vous savez l'annamite, si vous continuez à l'étudier, vous ne rencontrerez plus de difficultés, plus de peines. Ce ne sera que joie : joie de savoir chaque jour davantage, joie de comprendre de mieux en mieux. Croyez-moi, mon ami, augmentez votre bibliothèque annamite, achetez les nouveaux Manuels qui paraissent, collectionnez les vieux, et, à vos moments perdus, lisez-les, les uns comme les autres, pour votre plaisir. Comme on relit une page de ces vieux auteurs latins qui, jadis, eurent pour nous tant d'amertume.

Avez-vous lu Pierre Termier ?

C'est dommage. Lisez-le.

Au soir de sa vie, le grand géologue publia une série de trois volumes qui sont admirables. L'un de ces livres est intitulé : « La joie de connaître ». Rien que le titre est un sujet de longues méditations, un sujet de joie.

Ces deux mots vous accompagnent pendant la lecture du livre du commencement à la dernière page. Ils éclairent votre esprit, ils remplissent votre âme : la joie de connaître. Il n'y a pas que la connaissance des secrets du globe, de l'histoire de la vieille Terre qui nous porte, qui soit une source de joie. Toute science, même la connaissance de l'annamite, donne de la fierté et procure de la joie.

Oh ! vous qui avez appris l'annamite, continuez cette étude. Chaque jour, de temps en temps, lisez quelques pages d'un journal, d'un livre annamite. Il y en a beaucoup, et certains sont très bien écrits. Repassez un chapitre de vos vieux Manuels, de Chéon, de Pétrus Ky, de Bouchet, de Chochod. Tout comme d'autres font chaque jour un peu d'escrime, du cheval, de la natation, une heure de marche, tout comme nous faisons notre toilette, comme on donne un coup de brosse à son chapeau, comme on se fait les ongles, pour s'entretenir, pour se maintenir, pour ne pas déchoir, pour ne pas se laisser aller, pour garder, le plus longtemps possible, ce que l'on a eu tant de mal à acquérir.

Et vous verrez, ce sera pour vous de la joie : la joie de connaître. De la joie et de la fierté ! Voyez les anciens Administrateurs, les anciens Inspecteurs ou Gardes principaux de la Milice, vous avez dû en connaître quelques-uns, comme ils étaient fiers, comme ils étaient heureux de parler annamite ! Imitiez-les.



REPIQUAGE

Il a plu cette nuit ; cependant au matin, le soleil voilé par un ciel opaque diffuse déjà une lumière chaude ; de la campagne mouillée monte une moiteur qui serait comme l'haleine de la glèbe, fiévreuse exhalaison de la terre tonkinoise. Un très léger vent tiède adoucit encore l'atmosphère où l'on respire des parfums d'herbes et de fleurs sauvages.

Sur la plaine, à perte de vue, s'étend le riz nouveau : vert tendre des ma, vert jaune des touffes grêles fraîchement repiquées, vert dru des plants déjà vigoureux, avec, se dressant çà et là, les tréteaux sur lesquels on range en bottes les jeunes pousses.

Dans une rizière inondée, des femmes repiquent, courbées sur l'eau trouble et l'une d'elle à mi-voix, fredonne la complainte populaire :

*Montagne, ô montagne, pourquoi êtes-vous si haute ?
Vous cachez le soleil et vous me cachez le visage de mon bien-aimé (1).*

Car la montagne est là, fermant la vallée d'une muraille sombre qui va rejoindre les nuées du ciel bas.

Partout on entend des bruits d'eau : cascades rapides des écluses ouvertes, bruissements des vaguelettes sur l'étang, clapotis au passage des pieds nus. Et des gazouillis d'oisillons se mêlent à la rumeur de la terre.

Trois buffles tirent la herse à travers une nappe d'eau vaseuse ; derrière les trois herses suivent trois maigres silhouettes en chapeau conique. Les hommes parlent à leurs bêtes qui avancent avec lenteur, faisant bouillonner l'eau sous leurs jarrets boueux. En passant au bord des talus les buffles broutent l'herbe courte et l'on entend le mouvement de leurs fortes mâchoires.

Sur la plaine verte, si fraîche, où, de loin en loin, les villages s'enferment dans la sombre verdure de leurs haies, s'affairent des paysans innombrables :

*Dans la rizière haute et dans la rizière basse,
Le mari herse, la femme repique, le buffle laboure (2).*

Un peu partout on voit des hommes qui règlent à coups de pioche dans les diguettes le débit des eaux d'irrigation ; sur les étangs s'agitent des silhouettes de pêcheurs, grêles comme des araignées d'eau, maniant le *cai dâm* (3) de bambou tressé ; au bord des sentiers traînent des chapeaux de latanier, des vêtements, des outils.

A travers les champs, on voit venir des femmes qui balancent au fléau des charges de jeunes plants pour les repiqueuses. Dans l'herbe mouillée, des champignons mettent des taches blanches et des fleurettes s'épanouissent tout au ras de la terre. Parfois bondit une grenouille qui, avec un floc léger, plonge dans la rizière ; la boue conserve encore çà et là l'empreinte en cœur des sabots d'un buffle et des coques vides d'arachides révèlent le passage de quelque paysan.

Glissant entre les rizières, un sentier bordé de buissons bas s'en va vers la montagne ; et des libellules d'or et des frelons bleu sombre accompagnent le voyageur solitaire que hante la nostalgie des paysages inconnus.

RIZÈ

— par HildARN



RÉCOLTE

Le ciel est d'un gris bleu brouillé de nuages sombres derrière lesquels couve l'éclat menaçant du soleil ; et l'on sent venir la pluie dans l'air encore tiède où par instant passent des souffles frais.

Dans la plaine dont le vert commence à jaunir, depuis ce matin, les paysans coupent le riz.

Une légère buée baigne les haies de verdure qui entourent les villages ; les collines soulèvent à l'horizon leurs silhouettes à peine indiquées.

Les ombres allongées de l'après-midi donnent, malgré la chaleur, une impression d'automne et les arbres aux feuillages ternes ont l'air presque morts.

Mais partout les paysans s'activent à la récolte ; et l'on voit les chapeaux ronds des moissonneurs avancer lentement à travers la masse des épis.

Sur les diguettes, en procession, passent les femmes qui balancent au rythme élastique du fléau les gerbes alourdies d'humidité. Et les épis se froissent avec un bruissement soyeux qui serait comme un murmure de fécondité de la terre. Ailleurs, ce sont des gamins maigriots et bronzés qui ramènent des bottes hirsutes de paille fraîche.

Les appels lointains des hommes se répondent à travers les rizières ; parfois s'envole une brise de chanson :

Munis de faucilles, nous irons moissonner dans nos champs.

Nous rentrerons le paddy à la maison ;

On le fera sécher, on l'éventrera pour qu'il soit propre et voilà la récolte terminée.

Sur la route où telle une fumée s'élève la poussière, des coolies tirent péniblement une charrette surchargée de gerbes jaunissantes ; et le bruit des roues semble broyer la peine de ces hommes sur la dure chaussée où des grains éparés vont marquer leur passage.

En sens inverse reviennent les porteurs allégés de leur charge ; des liens dénoués pendant à leur fléau. La boue a séché sur leurs jambes et sur leur vieux pantalon roulé au haut des cuisses. Comme des fourmis qui se reconnaissent en se croisant sur la piste qu'elles suivent, ils échangent quelques mots avec les porteurs chargés, puis chacun poursuit, indifférent, le chemin que la longue journée a rendu monotone.

Un vol d'oiseaux se lève sur la plaine et retombe parmi les épis jaunes.

Mais la terre, clémente encore, paraît déjà triste en ces derniers jours de chaleur ; on sent que l'hiver proche viendra brusquement, dans un orage ou par une nuit de grand vent.

(1) Núi cao chi lằm núi ơi!

Núi che mặt trời không thấy người yêu

(2) Trên đồng cạn dưới đồng sâu,

Chồng bừa vợ cấy con trâu đi cấy!

(3) Sorte de filet raide ou de panier qui sert de filet.



HILDA ARNHOLD

par A. R. F.

A vingt ans, Hilda Arnhold quittait la France, avide de voir. Une mère très cultivée, que l'on imagine douée du charme persuasif qui, si aisément, éveille les jeunes âmes à la beauté, lui avait donné le goût de l'étude consciencieuse, la fine subtilité qui pénètre les choses cachées.

Au dehors, l'enfant voyait la terre et la comprenait. Dans la maison, les bibelots, les images, tous les souvenirs d'un grand-père envouté par l'Orient, lui ouvraient la porte du vaste monde.

Mais, quand elle arriva à Hongkong, quelle ne fût pas sa déception en subissant le pire modernisme des villes trop civilisées ! Vite, elle s'échappa de cette convention et chercha, dans les quartiers chinois, au cours de randonnées hors des murs, ce qu'il y avait de vrai, de pur, de typique dans la vie ignorée du peuple asiatique.

Elle s'attacha à ses recherches, travailla la langue et les mœurs chinoises, et s'éprit passionnément de couleur locale.

D'autres voyages ne surent effacer l'emprise.

En 1938, Hilda Arnhold débarque en Indochine où le hasard décide sa carrière de journaliste. Rude est son premier labeur, de jour et de nuit, à la rédaction du quotidien *France-Indochine*, jusqu'au dernier numéro de ce journal.

C'est ensuite au *Courrier d'Haiphong*, le fidèle gardien de tous les souvenirs du vieux Tonkin, que la déjà brillante rédactrice publie ses premiers essais sur le pays.

On aurait pu croire que la réunion en un volume d'articles écrits au courant des circonstances donnerait, ainsi qu'il advient souvent, un ensemble disparate, un peu haché. Il en est tout autrement car le plan d'Hilda Arnhold était, dès l'origine, conçu et suivi : étudier, avec une parfaite conscience et une extrême acuité d'observation, les lieux, les habitants, les us et coutumes, tous les aspects de cette vie tonkinoise si fertile en mouvement, en particularités curieuses.

Pour réussir dans cette tâche, il fallait éviter l'enquête banale, qui pose des questions préconçues et reproduit des indications plus ou moins erronées. Il fallait essentiellement vivre par soi-même les petites émotions de la vie du peuple, afin de la sentir et la transcrire fidèlement, lui donner un accent vibrant.

Hilda Arnhold y est parvenue excellemment, grâce à sa fine sensibilité, et non seulement à l'aide de ses yeux, avec l'aisance de son sens critique, mais, bien mieux, avec son âme.

Bien peu de lecteurs se doutent, en lisant *Paysages et Impressions*, livre agréable et facile, qu'il a demandé tant d'observations minutieuses, de patientes recherches, d'attention de tous les instants.

Remercions l'auteur d'avoir voulu que son séjour au Tonkin ne soit pas stérile, d'avoir noblement appliqué son effort à une tâche dont l'agrément et la sincérité font un harmonieux ensemble. Avec plus de perspicacité que nous n'en employons généralement, elle a pénétré l'intimité de la nature et des hommes pour enrichir notre connaissance et notre souvenir. Par là, elle a acquis le double mérite de faire utilement apprécier, à ceux qui la côtoient souvent en désabusés ignorants, la curieuse vie tonkinoise, et de nous donner le plus aimable document que nous relirons souvent là-bas, en France, en évoquant les années de joies ou de soucis passées au pays des rizières.

La première partie du livre, *Paysages*, est celle qui séduit les âmes sensibles au bucolisme. Le paysage d'Hilda Arnhold est un peu humide, en général un peu triste, malgré les saillies anecdotiques qui traduisent l'inaltérable bonne humeur de l'auteur. On y pourrait trouver une réminiscence du pays natal, le voile des brumes de la campagne lyonnaise. Est-ce donc déformé ? Pas même, puisque le crachin, la pluie qui font la richesse de nos rizières, créent l'atmosphère la plus coutumière, celle que l'on retient des années de Tonkin. Le ciel bas, l'air opaque, les champs gorgés, la bise cinglante d'un hiver qu'on soupçonne à peine sous le tropique, et le déluge des grands orages ; tout cela c'est le sombre Tonkin, celui qui marque profondément le souvenir, mieux encore que les couchants de la baie d'Along ou le plafond pesant, implacable, du plein été au delta.

Les scènes de la rue sont d'une analyse très poussée. La réceptivité d'Hilda Arnhold s'apparente à celle du médecin qui décèle les moindres signes, les symptômes les plus minimes, pour bâtir son diagnostic. S'emparant de quelques traits, elle crée en face du lecteur un cadre, des personnages, des êtres et des choses situés à leur vraie place, dans leur réelle ordonnance. C'est encore le reflet de la vie, brillant, cru, ou suavement nuancé, qu'elle sait montrer après l'avoir saisi.

Dans les « Impressions et Scènes » de la vie annamite une émotion artistique sincère se mêle à la description précise et à l'interprétation perspicace. La chanson des sabots, traitée par une vraie musicienne, ainsi que tous les chants de la rue auxquels on sent bien qu'Hilda Arnhold prête une oreille complaisante, ces chants qui, à toute heure, lui permettent de suivre cette vie populaire, sont fredonnés autant qu'écrits.

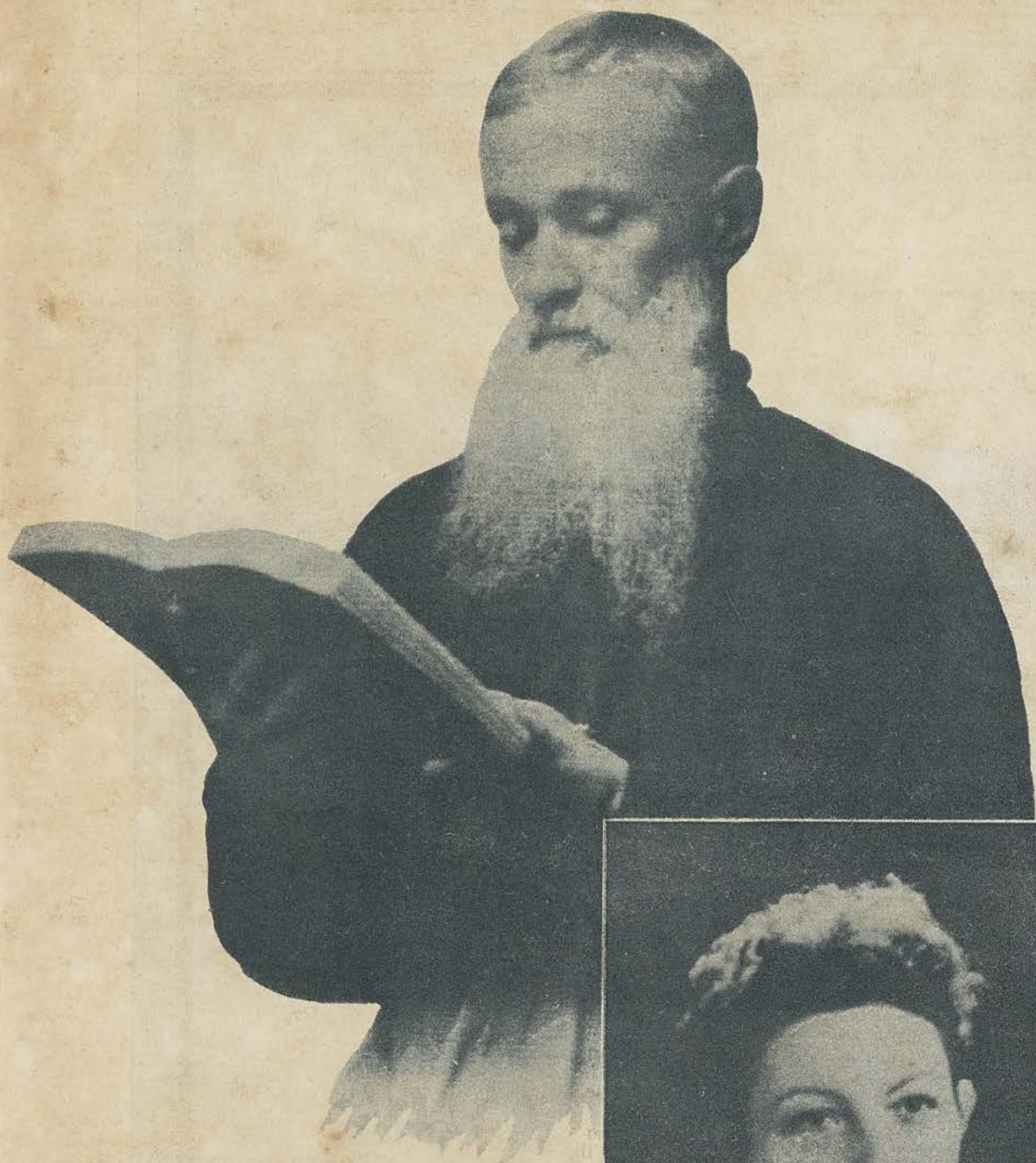
Les personnages sont campés par une plume alerte et pénétrante. Une pointe de malice, très indulgente, dénonce les travers de la race qui ne peuvent échapper à cette fine observatrice. Tout cela est plaisant, se lit avec appétit, et l'on s'étonne de découvrir le pourquoi et le comment de choses qui devraient nous être très familières, et que l'on connaissait bien mal avant cette révélation.

Ailleurs, la description animée cède la place à l'étude de finesse, qui pénètre les caractères, donne la note juste.

Les mœurs et coutumes, les fêtes annamites, les pagodes, sont étudiées avec un souci davantage documentaire. Il y a là des observations qui n'ont jamais été consignées et méritaient de l'être.

C'est sur une impression très douce, très pure, que nous laisse Hilda Arnhold avec son dernier essai. La description du dinh de Yên-So est pleine de charme, de sérénité, de la majesté mystérieuse de ces vieux monuments auxquels, délicatement, l'auteur laisse leur âme secrète et recueillie.

Tonkin n'est pas une œuvre limitative. Il reste sûrement de nombreux et toujours attachants aspects de la vie tonkinoise qu'Hilda Arnhold saurait nous faire découvrir. Le jury du Prix littéraire d'Indochine a consacré un écrivain de talent doublé d'une fine psychologue. Prions-la de chercher à nouveau des impressions, de visiter de nombreux sites, pour nous offrir bientôt un nouveau volume de peinture intéressante, sincère et jolie.



R. P. CADIÈRE
et M^{me} HILDA ARNHOLD

*Prix littéraires
d'Indochine 1945.*

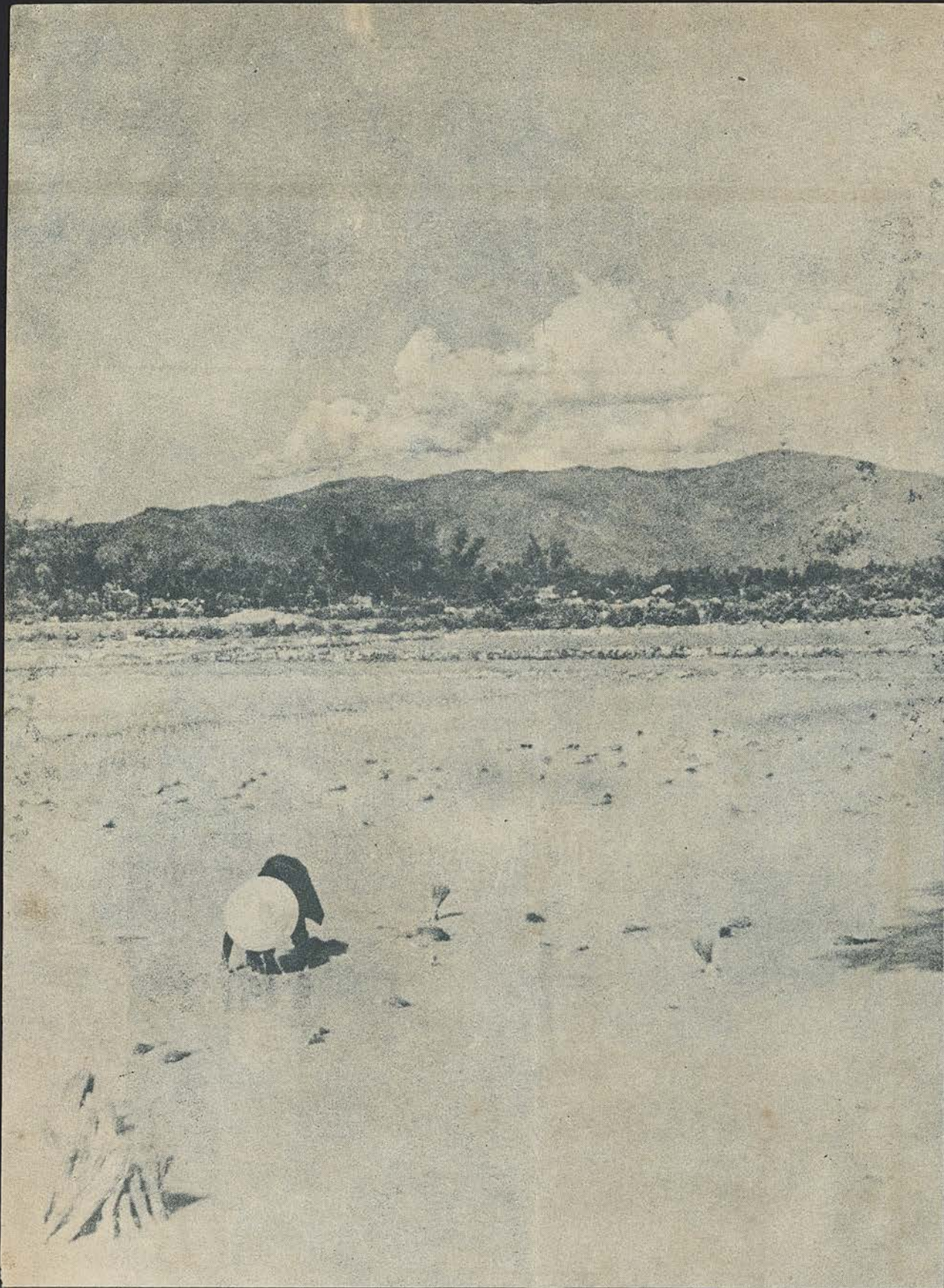


Photo J. LHUISSIER

« ... Une nappe d'argent couvre aujourd'hui la rizière,
mais des épis d'or la remplaceront un jour... »

(Chanson paysanne.)



Photo LÊ-DINH-CHU



Photo J. LHUISSIER

Au Cambodge, « chaque toiture projette sur le ciel,
en haut de son triangle pointu, le stylet du
serpent Naga ».

GUY DE POURTALÈS

FÊTE DU CHOL CH'NAM, OU D'ENTRÉE DANS L'ANNÉE NOUVELLE

par M. ALLOUARD

CETTE année, pour la première fois, rompant avec son calendrier ancien, le Cambodge a fêté le Chol Ch'nam en même temps que notre Nouvel An, le 1^{er} janvier. Fait d'importance qui marque un pas nouveau du pays vers un rapprochement de ses traditions.

Voulant essayer de comprendre, une bonne fois, sur quoi reposait ce calendrier cambodgien qu'un Hora (astrologue) du Palais, chaque année, élaborait, j'ai chaussé mes bésicles et me suis enfoncé dans le *Grand Larousse Illustré* (édition complète en dix volumes). J'y serais certainement encore — cette recherche s'étant révélée beaucoup plus compliquée que je ne le pensais — si d'autres, plus compétents que moi en la matière, n'étaient venus m'en tirer.

Grâces leur en soient rendues !

Voici donc, très simplifié, le fruit de longues recherches et investigations :

L'année cambodgienne se compose de douze mois (dont il ne me paraît pas nécessaire de donner ici la liste), de vingt-neuf ou trente jours, ces mois commençant à la nouvelle lune et se divisant en deux périodes de quatorze ou quinze jours, (lune croissante et lune décroissante), séparées par le *Thgnai Kao*, ou « Jour de la Tonte », celui où les bonzes se rasant la tête. De plus, les derniers et avant-derniers jours de chacune de ces périodes (soit quatre par mois), sont les *Thgnai Sul*, ou jours réservés au Culte. Exceptionnellement, aux années Athikavéas, le mois de *Chès* (le 7^e), habituellement de vingt-neuf jours, en a trente, et aux années Athikaméas on ajoute un 13^e mois de trente jours, le mois de *Tutiyaasat*, qui se place après le mois d'*Asat* (le 8^e).

Dans ce cas l'année compte, par conséquent, quatre *Thgnai Sul* supplémentaires.

Des influences brahmaniques et bouddhistes conjuguées, basées sur des considérations de cycles, tantôt solaire tantôt lunaire, ont conduit les Horas à établir l'année cambodgienne de deux manières, l'une commençant au mois de *Mukacsé* et comptant 354 ou 355 jours, l'autre débutant vers le mois de *Chêt* et comportant 365 ou 366 jours.

Jusqu'à présent, la plupart des Cambodgiens admettaient le mois de *Mukacsé* comme le premier mois, les autres se succédant suivant le calendrier officiel. Par contre, pour le *Chol Ch'nam*, ils avaient adopté l'autre numération, célébrant le Nouvel An au mois de *Chêt*, profitant de ce que cette époque correspond à une période creuse dans les travaux agricoles et propice, par conséquent, aux réjouissances.

La date même du *Chol Ch'nam* aurait varié chaque année sur le calendrier français si, pour des raisons de commodités administratives, on ne l'avait fixé au 13 avril. C'est ainsi que le *Chol Ch'nam* 1943 tomba le 9^e jour du mois de *Chêt*, et celui de 1944, le 20^e jour du même mois.

On comprend facilement la source de complications qu'était ce calendrier essentiellement changeant, surtout pour tous ceux qui, de près ou de loin, sont intéressés à des opérations commerciales dans lesquelles le calcul du temps a une certaine importance. La romanisation du calendrier cambodgien et la simplification qu'elle

apporte, n'est d'ailleurs, pour beaucoup, que la consécration d'une habitude adoptée depuis longtemps. Quant aux autres, paysans, pêcheurs, bûcherons de certaines régions forestières où il n'est pas rare de voir s'échelonner sur deux mois des *Chol Ch'nam* successifs, le nombre des bonzes étant insuffisant à célébrer les rites dans toutes les pagodes à la fois ! pour tous ces gens simples, habitués déjà cependant — chaque fois que besoin était — à récapituler sur leurs doigts la suite des mois cambodgiens jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à les situer par rapport aux nôtres, ils ont accueilli d'enthousiasme cette fête prématurée, se réservant peut-être de ne point oublier l'ancienne le moment venu... Mais toute évolution demande un temps d'adaptation !

Laissons là, maintenant, ces spéculations arides, et occupons-nous de ce qui se passe dans le monde des divinités, en ces jours de renouveau.

« Au ciel, nous dit E. Maspéro (1), chaque année, un fils de Dieu différent entraîne à sa suite la multitude céleste ». Leclère donne, selon le calendrier dressé par les Horas, la description du dieu qui fut chef en 1910 :

« Il sera vêtu de noir, orné de pierres précieuses, de fleurs de lotus qu'il portera derrière l'oreille ; il mangera du sang. De sa main droite il tiendra l'arc et de sa main gauche il tiendra le trident. Il montera sur le cochon et sera le grand chef de la route. Il entraînera toute la multitude des dieux du ciel qui sont cent mille fois dix millions, tous splendidement vêtus, le corps oint de parfums, d'onguents, parés, ornés, purifiés, jolis, tous divers.

» Chaque année cette multitude se rend à la caverne de cristal du mont Kailasa prendre la sainte tête de Kapila (Vichnou), le Maha-Brahma, déposée sur un plateau d'or. » Elle lui fait faire autour du Mont Meru (centre du Monde) le même périple que le soleil, puis la Sainte Tête est déposée à nouveau dans sa caverne de cristal. Alors, les divinités s'en vont se baigner dans le lac Anotatta, qui est parfaitement rond, gardé par un roi des Nagas ; quatre fleuves en sortent par la bouche de quatre têtes de cristal, celles du lion, du taureau, du cheval, de l'éléphant. Puis dans un pavillon édifié tout spécialement par l'architecte du paradis d'Indra, les dieux vont tous « observer les préceptes afin d'être heureux, sans péchés, prospères, et d'atteindre la vieillesse » (2). De même, sur terre, on fera la circumambulation autour de tas de sable qui représentent le mont Meru, on se purifiera, et l'on écoutera les saints préceptes.

Méditation, purification. Peut-on commencer l'année de meilleure façon ? Il était même de tradition, pendant au moins trois jours précédant le *Chol Ch'nam*, « d'observer la chasteté la plus rigoureuse, de délaissier toute querelle, de ne vendre ni acheter, de ne tuer aucun animal ». Mais, de nos jours, les mœurs (sur ce dernier point tout au moins) semblent avoir perdu de leur rigidité. Il est vrai que les bouchers sont généralement Chinois, et Malais les pêcheurs !

(1) Mœurs et coutumes des Khmères.

(2) LECLÈRE, Fêtes civiles et religieuses.

Ces jours de préparation sont, cependant, consacrés à un nettoyage général des maisons et des pagodes. Journées de grand remue-ménage qui plaisent aux enfants, toujours amateurs de changements. Puis, dans la cour de la pagode, soigneusement balayée, armé de petits paniers, chacun s'en va aider à l'érection rituelle des monticules de sable. On y travaille de jour, on y travaille de nuit, à la lueur des lampes et des quinquets partout allumés, qui aideront dieux et ancêtres à venir visiter la terre. Ce sont les femmes, généralement, qui sont les plus courageuses à l'ouvrage : solides paysannes pour la plupart dont la langue marche plus vite que les pieds ! Et les quolibets s'entrecroisent, les rires fusent, tandis que la musique égraine ses notes grêles dans la nuit. On en élève huit, correspondant aux huit bornes sacrées des « sémas », à l'intérieur de la Pagode d'Argent, à Phnom-penh, le mont Meru étant représenté par un rocher de carton. Mais ailleurs, on n'en élève généralement que cinq, celui du centre, le plus élevé, figurant le mont Meru, entouré de quatre tas plus petits qui sont les quatre continents qui aident à maintenir l'équilibre du Monde.

Comme ceci peut paraître nébuleux à beaucoup, pour plus d'éclaircissements, je vais emprunter le récit de l'origine du monde au cuisinier de M. Porée, car ce n'est pas là un cuisinier ordinaire. « Maigre (il a cinquante ans), distingué, s'efforçant malgré que son vocabulaire soit restreint, de choisir ses expressions, même quand il découpe une côtelette, ses lunettes sur le nez, il ne se départit jamais d'une lente dignité de maître d'école. Au reste, il a de l'instruction et, souvent, à la sieste, accroupis, béats, les autres l'écoutent lire la vie du Bouddha. »

« On dit, mais cela seul le Bouddha peut le comprendre, qu'il n'y a pas un monde, mais plusieurs mondes. Chaque monde est comme trois assiettes de terre qui flottent, se touchant par un bord, sur une mer immense.

» Le petit espace que laissent entre elles les trois assiettes en se touchant, marque l'entrée de l'enfer réservé aux parricides, aux meurtriers d'un bonze, aux suicidés. C'est un gouffre ayant pour fond l'eau de dessous les mondes. Là, dans le noir, le silence et le froid, les damnés se tiennent agrippés aux parois par leurs ongles, la tête en bas comme les chauves-souris.

» Chaque assiette de terre est semblable. Au milieu se dresse, immense, le mont Meru. Sept ceintures de montagnes et sept ceintures de mer font autour de lui quatorze cercles. Après quoi s'étend jusqu'aux bords de l'assiette un immense océan.

» Dans cet océan, qu'aucun homme ne peut traverser, flottent quatre continents. Celui de l'Est est rond, celui du Nord est carré, celui de l'Ouest a l'air d'une voiture, celui du Sud, le nôtre, a la forme d'un croissant. Dans ce dernier est une grande forêt habitée par des ermites et des animaux tels que des Garudas, qui sont moitié génies, moitié oiseaux. Il y a aussi des génies et des spectres mauvais. Les arbres sont d'une hauteur fantastique ; quelques-uns ont des fleurs-femmes qui, après sept jours, deviennent des poissons et vont nager « dans un lac qui est là mais que j'avais oublié ».

» Le soleil, la lune et les planètes tournent autour du mont Meru. C'est l'ombre du mont Meru qui fait la nuit lorsque le soleil tourne... Dans l'épaisseur énorme de l'assiette de terre, les uns sous les autres, carrés, sont creusés les huit grands enfers qui contiennent chacun seize petits enfers. Le dernier, le plus terrible, n'est pas très

loin de l'eau immense qui supporte les mondes. Là, les supplices sont si horribles que ce n'est même pas la peine de chercher à les imaginer.

» Dans les enfers comme dans les paradis, on peut rester des millions d'années, mais toujours après on doit renaître sur la terre, tant qu'on n'a pas atteint le Nirvâna.

» A mi-hauteur du mont Meru, tourne le cercle du premier paradis ; les autres s'élèvent par-dessus. Leurs cercles sont de plus en plus petits. Au-dessus du vingt-sixième et dernier, c'est le Nirvâna où, seul, est encore arrivé le Bouddha. »

Revenons maintenant à la pagode : les monticules de sable sont terminés, et au sommet de chacun, on pique un petit oriflamme que la superstition populaire voit toujours avec déplaisir pendre, inerte, vers la terre, vers l'enfer. Ensuite, on tend un fil de coton écriu autour des tas de sable, limitant ainsi un espace réservé dans lequel on ne peut pénétrer que par une petite ouverture. Le lendemain, chacun ayant revêtu ses plus beaux habits, le chef de la pagode, tenant l'extrémité du fil de coton, récitera les prières rituelles avant de pénétrer dans l'enceinte, puis, à sa suite, les bonzes de la communauté, et enfin les fidèles, pour la triple circumambulation autour du mont Meru, épaule droite du côté du centre. Chemin faisant, chacun ajoute aux tas de sable, du riz pilé, du safran, voire même quelques poignées de sable, pour ceux qui n'ont pu aider à l'érection des monticules, afin que leur cœur soit lavé d'autant de péchés que de grains ajoutés, dit la croyance populaire. La légende, en effet, ne conte-t-elle pas « qu'un « Téveda » (génie) avait un jour commis sur terre la faute de tuer des animaux. Leurs spectres s'en furent au premier paradis réclamer qu'on leur livre le Téveda. Mais la femme de celui-ci leur répondit : « Je vous le livrerai si vous pouvez compter les grains de sable des monticules de sable que voici. » Ils dirent : « Bon, c'est facile ! », mais s'embrouillèrent et ne purent jamais y arriver ; ils repartirent, confus. »

Le jour suivant (la suite des cérémonies n'est cependant pas immuable, et varie suivant les endroits) est celui du bain des bonzes. Invités dans les familles, ou groupés dans la pagode, ils sont solennellement lavés par les fidèles qui leur versent de l'eau parfumée à la cire d'abeille, ou avec des plantes aromatiques. Cette pieuse coutume ne se limite d'ailleurs pas aux bonzes, et c'est s'attirer de grands mérites que de laver en ce jour, au moins un vieux parent, sinon, un voisin âgé.

Au palais, le roi est lavé par les femmes le 6^e jour de fête, et ce n'est que le jour suivant qu'elles parfument les prêtres entrés dans l'enceinte royale.

La fête se termine, enfin, par un repas offert par les fidèles aux bonzes de la pagode. Les femmes apportent un soin particulier à la confection de plats abondants, servis sur de grands plateaux ronds, dans la sala de la pagode, ornée pour la circonstance, de fleurs et de feuillage.

Et voici l'année commencée sous d'heureux auspices !

BIBLIOGRAPHIE

- ADHEMARD LECLÈRE. — *Le Cambodge, fêtes civiles et religieuses*, page 57. Extrait dans *R.I.C.*, 1904, pages 625 et 857.
S. MASPERO, GUY PORÉE. — *Mœurs et coutumes des Khmers*, pages 153 sq.
F. G. FARAUT. — *Astronomie cambodgienne*, page 13.
MOURA. — *Le royaume du Cambodge*, pages 167 sq.

Perles D'EXTRÊME-ORIENT

Et puis voici auprès des Perles de notre littérature quelques « histoires d'Indochine » telles que la tradition les passe de bouche en bouche. Amis lecteurs, vous qui en connaissez, racontez-les-nous sans méchanceté, ni acrimonie.

HISTOIRES D'INDOCHINE

Il était une fois une administration soucieuse du bonheur de ses administrés ; elle les voulait vêtus de soie, de belle soie locale, jaune ou blanche, telle que dame Nature apprit aux vers du mûrier à en enrouler leurs cocons.

Elle se préoccupa donc de multiplier le nombre des éleveurs de vers à soie et, pour faciliter leurs débuts, se montra, comme toujours, bienveillante et tutélaire en assurant de larges distributions de ces graines de vers à soie, qui par la science des spécialistes se présentent collées en rond sur une feuille de papier.

Chaque chef de province reçut son contingent à répartir au mieux de l'intérêt public. Et l'Administration, tutélaire et bienveillante, attendit les résultats dans la sagesse, le calme et la patience qui sont le propre du devoir accompli.

Au bout de quelques semaines, elle reçut de l'un de nos plus distingués Résidents cette réponse très officielle :

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de

vos envoi de graines de vers à soie. Prenant conscience de l'importance de la question j'ai réuni aussitôt quelques cultivateurs qui, par leur intelligence et leur entente, m'ont paru particulièrement qualifiés pour devenir par la suite d'excellents propagateurs de l'élevage du ver à soie. Pour montrer à ces notables tout l'intérêt que l'Administration prend à cette affaire, j'ai voulu surveiller moi-même les soins donnés à votre envoi. Dans le potager de la Résidence, j'ai donc fait préparer un coin de terrain que j'ai pris soin de faire convenablement fumer. Le semis des graines a été fait sous mes yeux dans les meilleures conditions, bien que la méthode de coller sur du papier les graines, sans doute trop précieuses pour être égarées, ne paraît pas très heureuse. Par la suite, je me suis assuré par moi-même que l'arrosage était fait régulièrement. Et cependant les graines des vers à soie, plantées avec le plus grand soin, n'ont jamais levé !!... »

Et il ajoutait, ce cher Résident que nombre d'entre nous ont connu et qui avait la réputation d'un homme terrible, il ajoutait en toute inconscience : « Je vous serais donc obligé de faire les observations nécessaires au service technique compétent qui, une fois de plus, par sa négligence coupable dans le choix de ses semences compromet gravement aux yeux du public les œuvres entreprises par l'Administration ».



Les commentaires de Bobby

sur l'Artisanat.

Bobby a accompagné Maman à l'Exposition de l'Artisanat. Il a regardé, avec ennui d'ailleurs (il n'est qu'un petit garçon), ces mètres et ces mètres de tissu. Par contre, Maman palpe, admire et s'extasie.

« Tu vois, Bobby, je vais te faire un costume avec ce joli tissu. Prenons l'adresse du marchand. »

Chez le marchand, déception.

« Nous n'en avons plus, Madame. Nous n'avons tissé qu'une pièce pour l'Exposition. »

Bobby n'aura pas son joli costume. Il trouve la farce mauvaise.

« Mais pourquoi, Maman, il ne te vend pas l'étoffe de l'Exposition ? »

— Parce qu'il n'y en a pas assez pour tout le monde.

— Et pourquoi il n'en fait pas plus ?

— Parce qu'il a seulement voulu montrer ce qu'il savait faire. »

Le lendemain, Bobby a quarante-deux fautes dans sa dictée. Papa prend l'air sévère et parle de priver Bobby de dessert.

« Hier, c'était beaucoup mieux, dit Maman. Il n'a eu que dix fautes dans une dictée très difficile.

— Alors... dit Papa, encore plus sévère.

— Mais hier, répond Bobby, pleurnichant, j'ai seulement voulu montrer ce que je savais faire. »

Nous avons lu pour vous...

« L'OFFRANDE DES TUBÉREUSES »

de LÊ-THANH-KHÔI (Taupin, éd.)

M. Lê-thanh-Khôi, qui est annamite, écrit des vers français et — faut-il en être surpris ? — ses vers sont charmants ! Sans doute un peu trop faciles, les images, les adjectifs rebattus, mais ils rappellent par leur cadence, leur légèreté, leur fluidité les vers de Lamartine, et c'est un bel éloge. Peut-être aussi parfois un peu trop ceux de Marcelline Desbordes-Valmore, ou, ailleurs, leur trouve-t-on des reflets de poèmes chinois ou de haï-kai japonais. Mais ce sont petites querelles. Car ce livre — amour, nature et mort confondus en une harmonie spirituelle —, il n'est aucun de nous qui ne l'ait porté en lui ; ce qui est intéressant, c'est de le voir idéaliser par une âme d'Extrême-Orient qui n'a rien oublié de son passé en s'enrichissant des penses occidentaux. Dans tout ce petit livre, le rythme et les images classiques de nos poètes s'imprègnent du rêve de la philosophie du Tao et c'est une alliance heureuse qui fait mentir encore une fois Kipling.

Ajoutons que ce petit livre est fort bien édité et présenté.

M. C.

LA SEMAINE DANS LE MONDE

DU 15 AU 23 JANVIER 1945

Pacifique.

— Aux Philippines, les Japonais, recourant à la tactique de suicide contre les forces débarquées à Lingayen, ont enregistré de nombreux succès tant sur les unités de surface que sur les détachements blindés américains. Un convoi de 50 transports a été intercepté par la chasse japonaise au large de l'île Negros (au sud de Panay). Les têtes de plage américaines ont été bombardées les 16 et 17 janvier. Les avions assaillants, au cours de leurs opérations de harcèlement dans le secteur de Bagnio et la plaine de Manille, se sont servis pour la première fois de bombes fusées.

— Au Japon, les districts suivants ont été bombardés : Nagoya, le 14, par 60 B-29 ; Osaka et Kobé, le 19, par 50 B-29.

Chine.

La ville de Shanghai a été bombardée, le 17, par 11 « P-40 » et « P-51 », et l'île de Formose, le même jour, par 80 « B-29 ».

Birmanie.

Des formations aériennes américaines massées près de Schwebo et se préparant pour un raid sur Mandalay ont été attaquées par la chasse nipponne.

Europe orientale.

L'offensive générale d'hiver déclenchée par les Russes, le 16 janvier, avec un déploiement de forces sans précédent, se développe apparemment sur huit théâtres différents :

— En Courlande, les 46 divisions russes du 1^{er} Front balte (général Bagramyan) tentent de nettoyer la poche allemande comprise entre Libau et Windau.

— En Prusse orientale, les troupes du III^e Front de Russie Blanche (général Cherniakovsky), opérant sur la frontière lithuanienne depuis la Baltique jusqu'à Goldap, ont bouleversé le système défensif allemand, réputé inébranlable ; après avoir occupé Tilsitt, Szillen, Kraupischken, Pillkalen, Insterburg, Gumbinnen, elles convergent maintenant vers Königsberg, dont 60 kilomètres seulement les séparent.

De Goldap à Suwalki, environ 15 divisions du même corps d'armée auraient enfoncé le front allemand et attaqueraient en direction des lacs de Mazurie ; aucun détail n'est encore donné sur le développement de cette offensive.

— En Pologne méridionale, les 23 divisions blindées du II^e Front de Russie Blanche (maréchal Rokossovsky) ont fait tomber la capitale polonaise après une intensive préparation d'artillerie de deux heures, et développant leur offensive au delà de la Narew, ont occupé Pultusk, Makow, Mlawa (en Pologne septentrionale), Neidenburg, Gilgenburg, Tannenberg, Lubau, Deutsche-Eylau, Osterode et Allenstein (en Prusse orientale). Leurs pointes avancées se trouvent à environ 70 kilomètres des bouches de la Vistule.

— Dépassant Varsovie en direction de Poznan (Posen), les 39 divisions blindées et les 7 corps de tanks du 1^{er} Front de Russie Blanche (maréchal Zhukov) se sont emparés successivement de Modlin, Plonsk et Plock (au nord-ouest de Varsovie), Wloclawek (sur la Vistule), Alexandrowa (au sud-est de Torun), Labiszyn (au sud de Broniberg), Gniezno (au nord-est de Poznan), Leczyca et

Lodz (au sud-ouest de Varsovie), réalisant ainsi une avance de 200 kilomètres.

La prise de Gniezno les met à 100 kilomètres de la frontière allemande et à 240 kilomètres de Berlin.

— Traversant la Vistule entre Nowo-Aleksandryja (Pultawy) et Sandomierz (au sud-ouest de Lublin), les 48 divisions d'infanterie et les 1.500 chars du 1^{er} Front ukrainien (maréchal Koniev), ont, en l'espace de 6 jours, couvert 250 kilomètres, traversé la frontière allemande, et poussé jusqu'à 60 kilomètres de Breslau la capitale silésienne. Les principales villes occupées sont, au nord de la poche : Radom, Opoczno, Tomaszow (au sud-est de Lodz), Piotrkow (au sud-ouest de Tomaszow), Sloczew (au sud-est de Kalisz), et Wielun ; au centre : Kielce, Czesochowa, Lublinitz (à l'est d'Oppeln, près de la frontière) ; au sud : Tarnow, Wieliczka, Cracovie, Jawarzyn (au sud-est de Kattowitz). L'avance russe en Silésie se resserre actuellement autour de Oppeln, à partir de Pitschen, Konstadt, Kreuzburg, Rosenberg, Guttentag, Lublinitz et Gross-Strehlitz.

— En Slovaquie orientale, du col de Dukla à Kosice, et de Kosice à Lucenec, deux offensives combinées du IV^e Front ukrainien (général Petrov) se développent à travers les Carpathes. Les villes de Jaslo, Gorlice et Nowy-Sacz (en Pologne), Bardyov, Presov et Kosice (en Tchéco-Slovaquie) sont tombées aux mains des Russes.

— En Hongrie, les troupes du II^e et du III^e Fronts ukrainiens (généraux Malinovsky et Tolbukhin), évaluées à 70 divisions environ, achèvent de nettoyer Buda (partie occidentale de la capitale), et de contenir au nord du lac Balaton la puissante contre-attaque qui a permis aux Allemands de réoccuper Szekesjehervar.

Europe occidentale.

— En Hollande, les Alliés ont déclenché une nouvelle offensive dans la boucle que fait la Meuse à Maeseyck et Sittard. Passant le fleuve à Ophoven, ils ont occupé Echt, Susteren, Stuvenswert, Waldfeucht, Bocket, Saffeln et Hongen, sans rencontrer grande résistance.

— En Belgique, dans le saillant des Ardennes, les Alliés sont également passés à l'offensive entre Malmédy et Stavelot. Plusieurs villages ont été libérés au sud de ces deux villes ainsi qu'au nord-est de Saint-Vith. De Vielsalm à Laroche, le front a été raccourci jusqu'à Bovigny, en passant par un point situé entre Wibrin et l'Ourthe, Ortho et Champlon. A l'ouest du saillant, Saint-Hubert a été dépassé d'une dizaine de kilomètres vers l'est. La pince alliée s'est peu à peu refermée à l'est de Champlon après l'occupation de Noville, Longchamps, Tavigny de Houffalize. Les Allemands ne tiennent plus que quelques villes dans la vallée de la Wamme et l'étroit couloir de sortie de la vallée de l'Ourthe.

— Au Luxembourg, Diekirch a été réoccupé et dépassé jusqu'aux abords de la frontière allemande. A l'est d'Echternach, Rosport a été nettoyé. Dans le secteur de Remich, la Moselle a été traversée par les Alliés, qui sont entrés à Nennig, Borg et Perl et menacent maintenant Saarburg.

— En Alsace, dans le saillant de Bitche, Hatten a été libéré après de furieux combats de tanks et de lance-flammes aux approches de la ligne Maginot, tenue en grande partie par les Alliés. Aux dernières nouvelles cependant, les Allemands annonçaient leur entrée dans Haguenau. Sur le front du Rhin, ils ont légèrement élargi leur tête de pont au nord de Strasbourg, en occupant les villages de Stattmaten et Dengelsheim. Des

combats de rue sont en cours à Herrlisheim. Au nord-ouest de Mulhouse, la 1^{re} Armée française (général Delattre de Tassigny) est passée à l'offensive sur un large front à partir de Saint-Amarin (près de Guebwiller).

— En France, sur le front de l'Atlantique, Marans (au nord-est de la Rochelle) a été réoccupé par les troupes françaises.

Europe méridionale.

— Les croiseurs français *Montcalm* et *Georges-Leygues* ont poursuivi avec succès des opérations combinées contre des ports italiens. L'activité des V^e et VIII^e Armées continue à être entravée par le mauvais temps.

EN FRANCE

Les étudiants indochinois en France.

Paris, 13 janvier. — Depuis la rupture des communications entre l'Indochine et la France, des changements ont eu lieu et les familles indochinoises ayant leurs fils ou parents en France se demandent quelle fut leur situation pendant le temps où la France fut si douloureusement frappée par la guerre. Bien que des combats se soient déroulés dans Paris, dans le quartier latin où habitent la plupart des étudiants indochinois, tous sortent heureusement de ces bagarres sains et saufs. Cette heureuse nouvelle rassurera certainement leurs familles.

Actuellement, à Paris, comme dans les autres villes comme Aix, Montpellier, Toulouse, Grenoble, Bordeaux, etc..., les étudiants poursuivent leurs études en parfaite tranquillité. Un grand nombre d'entre eux sont à Paris. Ils ont préféré la capitale à toutes les autres villes, puisqu'ils peuvent y trouver de grandes universités, des professeurs renommés et des bibliothèques ayant des livres de toutes natures qui les aideront à pousser plus loin leurs études.

En France libérée, les étudiants indochinois continuent à travailler paisiblement. A Paris, ils sont au nombre de 300 environ qui suivent les cours littéraires, scientifiques, médicaux, etc... Plusieurs ont été diplômés des hautes études de pédagogie, des beaux-arts, de l'aviation, des ponts et chaussées, de l'Ecole Centrale, des arts et manufactures, etc... Puisque ces derniers ne peuvent pas encore rentrer en Indochine, plusieurs se sont engagés à travailler dans des usines et dans des services publics.

La question du papier journal.

Paris, 14 janvier. — Le Gouvernement a décidé de réduire de 50 % à partir du 16 janvier la consommation du papier destiné aux journaux, annonce un communiqué du ministère de l'Information. Cette mesure provisoire est prise, précise le communiqué, à la suite de la pénurie des moyens de transport et afin que les nécessités de la Défense Nationale aient priorité dans toutes les branches de l'activité française. Chaque publication a la faculté de réduire son tirage, son format ou sa périodicité.

Une déclaration de M. Teitgen.

Paris, 14 janvier. — Dans une conférence de presse, le ministère de l'Information du G.P.R.F. a montré l'œuvre accomplie par le Gouvernement depuis la libération pour reconstituer l'équipement industriel français. « Sur 2.300 ouvrages détruits, 1.250 sont déjà réparés. Sur 3.000 kilomètres de voies ferrées endommagées, 1.200 sont reposés, 1.500 locomotives réparées, portant à 6.000 le nombre dont les pouvoirs publics disposent.

En ce qui concerne le charbon, a dit encore le ministre, en septembre 1944, l'extraction était seulement de 400.000 tonnes dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais ; en novembre, on a pu extraire 800.000 tonnes et 1.200.000 en décembre. Ce chiffre augmente de semaine en semaine, de telle sorte que la résolution du problème du charbon dépend uniquement de celui des transports.

Au « Journal Officiel ».

Paris, 14 janvier. — Le *Journal Officiel* publie une ordonnance selon laquelle les jugements des tribunaux de première instance pourront en toute matière être rendus par un seul magistrat.

Le vote des femmes.

Paris, 15 janvier. — Les prochaines élections verront 1.400.000 femmes du département de la Seine et 1.200.000 hommes seulement venir déposer leur bulletin de vote. Les femmes participeront, pour la première fois à des élections en France. Plus de 820.000 Parisiennes voteront.

La culture du riz en France.

Paris, 18 janvier. — La culture du riz dans le Midi de la France se développe chaque année. Dans la région d'Arles, les chiffres ont été les suivants :

1941-1942 : 50 hectares cultivés et 180 tonnes de paddy récolté ;

1942-1943 : 230 hectares cultivés et 600 tonnes de paddy récolté ;

1943-1944 : 800 hectares cultivés et 2.200 tonnes de paddy récolté.

La culture et la récolte sont entreprises par des travailleurs indochinois ; la production annuelle varie de 2 T. 600 à 3 T. 600 à l'hectare. Les résultats obtenus ont démontré l'intérêt qu'il y avait en France à alterner les cultures, pour obtenir un meilleur rendement. Généralement après le riz, on cultive du blé, puis des légumes, et la culture du riz n'est reprise qu'au bout de deux ou trois ans.

Après labourage du terrain, l'irrigation se fait mécaniquement à l'aide de pompes qui font monter l'eau du Rhône dans les rizières.

La culture du riz en Camargue est si satisfaisante et si utile à l'existence des 14.000 travailleurs indochinois qui se trouvent en France que le ministère des Colonies a décidé d'augmenter le nombre des ouvriers affectés au travail des rizières.

A paraître le 10 février, le numéro spécial d'INDOCHINE pour le Têt, avec des articles de MM. Nguyễn-van-Tô, Nguyễn-tiên-Lang, Trân-van-Giap; des dessins de Nguyễn-gia-Tri, Manh-Quynh et Nguyễn-trong-Hop.

Retenez-le chez votre libraire habituel.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Alain Gerbault.

Une brève information de l'O.F.I. nous a appris la mort d'Alain Gerbault qui, après avoir atteint à la renommée comme joueur de tennis de classe internationale, délaissant le tourbillon du monde, se confia aux flots mouvants et devint le célèbre navigateur solitaire.

On se souvient des traversées de l'Atlantique qu'il accomplit à bord d'une coque de noix, le Firecrest. A chacun de ses voyages, au cours desquels il témoigna de qualités de courage, d'endurance, d'initiative, d'ingéniosité peu communes, on pouvait croire que ce serait son dernier et qu'il reprendrait pied sur la terre ferme de la civilisation. Il n'en était rien.

Envoûté par la mer et par les îles polynésiennes, Alain Gerbault fit des apparitions de plus en plus rares dans les villes et parmi les hommes. Le sentiment qui le dominait ce n'était pas, comme chez d'autres coureurs de la mer épris d'aventures, un goût passager ni quelque snobisme complexe qui cèderait vite aux ivresses de la célébrité : Alain Gerbault aimait la mer, en homme libre, profondément. Il aimait aussi les îles éparses que la civilisation matérielle du siècle n'a point encore gâtées, leurs habitants dont l'horizon s'élargit au-dessus des flots foietés par les alizés et que sillonnent les lourds albatros et les folles mouettes.

Chacun de ses séjours parmi les hommes de son temps, généralement imposé par la nécessité de rééquiper son petit cotre, d'en changer le grément et de renouveler ses provisions, le faisait véritablement souffrir, d'une sorte de souffrance physique.

Celui qui avait évolué avec aisance sur les courts de tennis et dans les salles de bal, qui avait connu des princes du sang et des nababs de l'industrie dans le coudolement sportif des tournois de Wimbledon et du Racing, n'avait plus qu'un désir : fuir, fuir... à la poursuite du soleil comme le dit le titre même d'un de ses ouvrages. Fuir loin des conventions, loin des hommes, loin des passions frénétiques d'une époque désaxée.

Comme une fille capricieuse, la gloire, pourtant, recherchait ce rebelle pour lui imposer son joug doré. Les aventures du navigateur solitaire, ses voyages hardis, seules sur les vastes étendues océaniques, faisaient rêver les imaginations. Beaucoup sans l'avouer, et parmi les plus graves personnages du temps, incarnaient en cet homme, cet ennemi des lois selon le mot de Barrès, qui avait eu le courage de se libérer des entraves, et des contraintes sociales, de celles des mœurs aussi, qui sont, a dit superbement Balzac, l'hypocrisie des nations, un idéal inaccessible qui les aurait d'ailleurs fait frémir si la possibilité de le saisir leur avait été offerte.

Lors de son passage à New-York d'abord, à Paris ensuite, ce fut pour le navigateur solitaire l'apothéose. Les reporters l'assaillaient ; photographes, cinéastes, chevaliers du micro et du stylo l'entouraient, l'acaparaient, les salons s'ouvraient sur ses pas. Il était chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre si nos souvenirs sont exacts, le gouvernement français lui décerna la rosette au titre de la Marine. Avec justice. Nul n'a plus fait pour la propagande de la Marine française à l'étranger et aussi pour réveiller chez les Français eux-mêmes le goût de la mer. L'exemple qu'il donna fut à l'origine de bien des vocations maritimes.

On sait d'ailleurs que ce misanthrope, plus exactement ce solitaire, car misanthrope, Alain Gerbault ne l'était pas dans ses chères mers du Sud, exceptait les marins de son silencieux mépris. Les livres qu'il consacra à ses aventures de mer, véritable bréviaire d'énergie saine, écrits dans un langage simple et sans fard ne sont pas toujours tendres pour cer-

tains personnages qu'il lui fut donné de rencontrer sur sa route mouvante ; on ne compte pas un seul marin parmi eux. Par contre, que de souvenirs, amusants ou attendrissants le lient à ses camarades de la Marine française !

Une attirance, chaque jour plus forte, appelait Alain Gerbault vers les îles lointaines des mers du Sud. Dissemblable de celle qui ensorcela Ganguin, cette passion lui ressemblait par la sincérité, la profondeur, le pathétique concentré.

Alain Gerbault avait abrégé son dernier séjour en Europe. Il repartit et de longues années s'écoulèrent dans le silence. Le navigateur solitaire, las enfin des errances mouvantes, avait-il jeté l'ancre de son existence en quelque île des îles ignorées qui parsèment comme les coquillages le sable, les vastes étendues du Sud Pacifique ? On l'ignorait. La guerre vint, et avec elle son cortège de préoccupations, de deuils et de dévastations. Qui se fût soucié du sort d'un homme perdu dans une île ? Et voici qu'en deux mots on nous renseigne : Alain Gerbault est mort en Nouvelle-Guinée des suites d'une fièvre tropicale.

Il avait cinquante et un ans.

Accorder un souvenir à Alain Gerbault c'est faire œuvre pie en ces temps de démence. Alain Gerbault était un sage ; effrayé de la pente dangereuse sur laquelle glissait déjà quand il le quitta le monde civilisé, il se cabra, mais se refusant, comme tant d'êtres à la philosophie viciée, à se réfugier dans une étroite tour d'ivoire il se tourna vers l'action et nous révéla que c'est aux sources pures de la vie simple, de la nature nue et de la sincérité spirituelle et animale que se trouve le salut. Il nous fit réfléchir par l'exemple de sa vie, de ses actes, de ses livres. Sans doute nous sommes aujourd'hui pris, pris inéluctablement dans l'engrenage de la machine sociale.

Un retour de l'existence primitive telle que la concevait Alain Gerbault est impossible sauf pour quelques privilégiés. Nous avons des devoirs envers la famille et la communauté que nous ne saurions éluder. L'individu, l'être humain, qu'on a voulu contraindre, courber, dans le gris anonymat des foules sans pensées propres, sous la fanatique emprise de formules divinisées et qui, aujourd'hui réagit, parce que sa personnalité est l'essence même de l'âme et de l'esprit, ne saurait s'arroger des droits divins. Mais ceci dit, comment ne trouverions-nous pas dans le fil de la vie d'Alain Gerbault le viatique qui nous fait cruellement défaut au sein du désarroi né de la guerre ? A le suivre loin de l'agitation sans soupape du monde moderne, ennemi néanmoins de la vie exagérément contemplative, donc desséchante, il nous fait entrevoir ce que pourrait devenir une humanité qui, sans rien renier des acquisitions de la science et de l'art accumulées par les siècles, saurait se retremper dans le bain de Jouvence de la nature, s'y purifierait des scories de la vie grégaire et réapprendrait la valeur de l'individu. — A. R.

(IMPARTIAL, 2-1-45.)

VARIÉTÉS ET DOCUMENTS

L'éclairage à travers les âges.

Il n'y a pas si longtemps que l'homme sait véritablement s'éclairer la nuit.

Certes, depuis une époque très ancienne, il connaît le feu, mais au début, il l'entretenait, avec des soins minutieux, plus pour se chauffer et faire cuire sa nourriture que pour s'éclairer.

Les bois résineux, en brûlant, éclairaient d'ailleurs très peu ; ils dégageaient beaucoup de fumée, mais

présentaient l'avantage de ne coûter que la peine de les ramasser.

Plusieurs siècles avant notre ère, à Rome, on utilisait des lampes en terre cuite ou en cuivre, garnies d'huile et dans lesquelles trempait une petite mèche ; on connut ensuite la chandelle, puis la bougie de cire.

L'invention de la chandelle remonte aux Gaulois, qui fabriquaient leurs chandelles en trempant des fibres de lin ou de chanvre dans de la graisse fondue. Après chaque immersion, ils laissaient la graisse refroidir, se solidifier autour du fil de lin ou de chanvre. En répétant plusieurs fois l'opération, ils obtenaient des cylindres de chandelle plus ou moins gros.

C'est en 1470 que fut organisée en France la corporation des fabricants de chandelles « ou chandeliers ». A la même époque, une ordonnance royale enjoignait aux habitants de Paris de placer la nuit, à chaque coin de rue, une lanterne garnie d'une chandelle allumée. Ce furent les premières installations d'éclairage nocturne de la ville-lumière. Ces chandeliers qui servaient ainsi de « réverbères », étaient toujours confectionnés avec de la graisse de mouton ou de bœuf, ou suif.

Au ^{xv}e siècle, on fabriquait en France les « bougies », qui étaient des chandelles de luxe, en cire.

Les premières avaient été fabriquées par les Vénitiens vers le ^{xviii}e siècle. La cire qu'ils utilisaient leur était fournie par la ville de Bougie, en Algérie, et c'est pour cette raison que ces chandelles furent appelées « bougies ».

Ces sources de lumière ne donnaient qu'un éclairage extrêmement limité qui convenait seulement pour des travaux grossiers. C'est pourquoi Louis XIV avait promulgué un édit interdisant aux ouvriers d'art de travailler à l'éclairage artificiel. Tout travail réalisé dans ces conditions ne pouvait pas présenter la qualité et le fini qui caractérisaient les ouvrages de cette grande époque.

Dans un livre ancien décrivant le château de Chanteloup, on peut constater à quel point l'éclairage du grand salon d'honneur était insuffisant : il avait 25 mètres de long et 7 mètres de large et n'était éclairé que par trois lustres à huit bougies et six appliques à trois bougies. Une simple lampe électrique moderne de 25 watts produirait la même quantité de lumière... pour une dépense 300 fois moindre.

Jusqu'au milieu du ^{xix}e siècle nos ancêtres ont vécu avec un éclairage presque analogue à celui de l'an 1.000.

La simple lampe à huile, qui fut si longtemps en usage, connut seulement à la fin du ^{xviii}e siècle quelques perfectionnements grâce aux travaux d'Argand, de Quinquet et de Carcel. En 1830, l'apparition de la bougie stéarique eut un grand retentissement et elle remplaça avantageusement la chandelle.

C'est le chimiste français Chevreul — né en 1786 et mort, à l'âge de 103 ans, en 1889 — qui découvrit l'acide stéarique et mit au point le procédé permettant de le préparer industriellement. L'acide stéarique, ou stéarine, qui existe dans la plupart des corps gras, permet de réaliser des bougies beaucoup plus économiques que les bougies en cire et qui brûlent beaucoup moins vite que les chandelles en suif.

C'est en 1831 que s'ouvrit à Paris, non loin de la place de l'Etoile, la première fabrique de bougies stéariques utilisant le procédé de Chevreul. Et c'est en 1836 que le directeur de cette usine imagina de tremper les mèches des bougies dans de l'acide borique. Celui-ci provoque à la partie supérieure de la mèche la formation d'une perle vitreuse dont le poids la force à se recourber lorsqu'elle devient trop longue. Une fois recourbée, la mèche se vaporise elle-même dans la flamme. Ainsi les bougies n'ont pas besoin d'être « mouchées » comme il est nécessaire de le faire pour les chandelles.

L'invention du gaz d'éclairage, par le Français Philippe Lebon, constitue le premier progrès important dans l'éclairage. Les débuts furent pénibles... En 1819, quatre lanternes éclairaient la place du Carrousel à Paris. Ce n'est qu'à partir de 1850 que le gaz fut largement distribué dans les villes importantes. Les

appareils en usage à cette époque étaient munis du bec papillon, dont le rendement lumineux était médiocre ; il fallut attendre 1885, date à laquelle le docteur Auer inventa le manchon à incandescence, pour pouvoir réaliser des éclairages vraiment importants... En effet, ces manchons ont une efficacité lumineuse dix fois supérieure à celle des becs papillons.

C'est en 1863 qu'apparurent les premières lampes utilisant le pétrole comme combustible ; elles ont éclairé nos parents dans leur enfance, pour aller ensuite retrouver les vieilleseries des vieux greniers lorsque, à son tour, l'électricité fit son apparition.

Les premiers éclairages électriques furent réalisés au moyen des lampes à arc. Celles-ci furent inventées par le physicien Davy, en 1841. Ce premier appareil d'éclairage a subi, depuis, de nombreuses transformations, dont les principales furent réalisées par Foucault. Les arcs, bien que produisant une quantité de lumière très grande, ne pouvaient pas être utilisés dans les appartements, à cause de l'énorme chaleur qu'ils dégagèrent... et à cause aussi des difficultés de leur fonctionnement très délicat.

Ce n'est qu'avec la découverte de la lampe à incandescence par Edison en 1878 que la lumière électrique connut le succès que nous savons.

S. F.

(RADIO-BULLETIN, 14-12-44.)

Les jeunes et le « marché noir ».

.....
Parmi les exploitants du « marché noir », nous avons remarqué un grand nombre de jeunes. Ils sont très rusés et possèdent un « cran » formidable. Ils emploient toute leur malignité pour dévaliser leurs semblables.

Ce sont là des brebis galeuses que nous devons expulser de la société pour qu'elles ne puissent pas porter atteinte à la Jeunesse.

.....
On distingue deux catégories de jeunes dans le « marché noir » :

1° Ceux qui n'ont pas d'instruction ; ceux-ci ne savent pas que leur pratique ruine leurs semblables ;

2° Ceux qui possèdent une instruction élevée : ceux-ci comprennent parfaitement les méfaits du marché noir mais ils se défendent en se disant que même les plus grands commerçants du pays spéculent sur la hausse des prix. Alors pourquoi pas eux ?

Pour les jeunes de la première catégorie, seule la prison pourrait les faire rentrer dans le bon chemin.

Quant à ceux de la seconde catégorie, ils pourraient encore être redressés et le but de cet article, c'est de leur faire entendre la vérité.

Ces jeunes nantis d'une certaine instruction, refusent d'être des bureaucrates, estimant que leur talent devrait leur donner une situation plus brillante.

Alors, ils attendent...

.....
Puis un jour vient où, se sentant parasites, vivant aux dépens de leurs parents, ils se lancent dans le « marché noir » pour avoir de l'argent.

Effectivement, ils arrivent à en avoir, mais ils ne se doutent pas que, par leur inexpérience, ils ne sont que des marionnettes tirées par des commerçants rusés.

Ces jeunes sont dignes de pitié. Ils méritent qu'on les relève pour qu'ils puissent servir une cause plus honnête. Il faut qu'ils sachent que l'argent qu'ils gagnent sur le marché noir est de l'argent volé à leurs semblables. Devant le tribunal, ils seront jugés comme de simples escrocs.

NGUYEN-VAN JEAN.

(DIEN-TIN, 12-10-44.)

LA VIE INDOCHINOISE

12 janvier.

Hanoi. — Le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a procédé dans la soirée du 12 janvier, à la remise des diplômes aux lauréats du concours du mandarinat 1944.

16 janvier.

Phnom-Penh. — Le Résident Supérieur a effectué du 12 au 13 janvier une tournée d'inspection dans les provinces de Takeo et de Kampot.

17 janvier.

Hanoi. — M. Nguyen-van-Huyen a fait le 15 janvier à la Société des Amis de l'Ecole Française d'Extrême-Orient une conférence sur *La lutte contre la sécheresse dans la tradition annamite*.

Phnom-Penh. — A l'occasion de la mise en vigueur au Cambodge du Calendrier grégorien, les Editions Aymonier à Phnom-Penh, viennent de publier un almanach campuchéa, première manifestation de ce genre. Cette publication imprimée partie en caractères khmèrs et partie en cambodgien romanisé, a été composée selon les traditions des almanachs populaires de France et contient des conseils pratiques, des recettes, des anecdotes, des devinettes et des articles documentaires ; elle est, en outre, illustrée des dessins amusants de M. Ieng Say et bois gravés de M. Louis Rollet.

Le succès de cet almanach dépasse les prévisions et une seconde édition est actuellement en cours.

Cette publication, sans précédent au Cambodge, vient à son heure et répond aux besoins d'une population en pleine évolution intellectuelle.

Pour lutter contre le manque de tissus, les autorités provinciales de Kompong-thom ont mis en compétition les diverses circonscriptions de la province, au sujet de l'habillement par des tissus de remplacement. Une prime était prévue pour les sroks qui présenteraient plus de 500 habitants vêtus dans ces conditions. Dès avant la date limite qui avait été fixée, le Chaufaisrok de Stauing a pu présenter en quatre localités 956 habitants entièrement vêtus de tissus en aunas-kapok. Grâce à l'influence persuasive de son chef, la population de cette circonscription est ainsi parvenue à vaincre la crise du vêtement, succès à citer en exemple.

19 janvier.

Hanoi. — Le Comité Central de l'Assistance Franco-Indochinoise aux Victimes de la Guerre s'est réuni au palais du Gouvernement Général sous la présidence du vice-amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine. Le Comité était assisté de M^{me} Georges Gautier, présidente du Comité de patronage, et d'honneur de l'A.F.I.V.G., et de M^{me} Chauvet, présidente du Comité local au Tonkin.

Après lecture par M. Cédès, directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et secrétaire du Comité central, du rapport sur l'activité de cet organisme au cours de l'année écoulée, M. Mayet, trésorier général de l'Indochine et trésorier du Comité central, a exposé la situation financière de l'œuvre. Il a fait ressortir, notamment, que le total général des transferts faits par l'Indochine à la Métropole, depuis le début des hostilités, au titre des divers secours de guerre, s'est élevé, au 31 décembre 1944, à la somme de 125.977.625 francs, et qu'une somme supplémentaire de 20.000.000 de francs est tenue prête à y être transférée dès le rétablissement des communications télégraphiques.

Les ressources de l'A.F.I.V.G. permettent, d'ailleurs de doter largement le fonds fédéral institué en décembre 1943 par l'Amiral Decoux pour soulager éventuellement les misères dues à des faits de guerre survenus sur le territoire de l'Indochine, puisque les comptes de l'œuvre arrêtés au 31 décembre 1944 font apparaître un disponible de 3.862.798 piastres.

Les chiffres ci-dessus permettent de mesurer l'ampleur de l'effort accompli par tous ceux, individus ou collectivités, qui ont si généreusement contribué aux succès de cette œuvre.

Au milieu des épreuves cruelles que traverse la France, ils constituent le meilleur témoignage de l'attachement de l'Indochine à la mère patrie, et un gage positif de son sens profond de la solidarité impériale.

20 janvier.

Hanoi. — Le jury du Prix littéraire d'Indochine, institué par l'Amiral Decoux en mars 1943 s'est réuni pour la deuxième fois à Hanoi, à la Direction de l'Instruction Publique, dans l'après-midi du 20 janvier 1945.

Le président, M. Taboulet, MM. Aurillac, Boudet, Cédès, Cresson assistaient à la réunion. S. E. Pham-Quynh, MM. Malleret, Pham-duy-Khiem, Bourotte, le R. P. Dom Romain, retenus par leurs obligations professionnelles et par les difficultés de communication, ont voté par correspondance.

Treize ouvrages ont été présentés et examinés. Usant de la faculté qui lui en était laissée, le jury a décidé, par huit voix sur dix, de partager le prix. Après un échange de vues, il a été procédé au vote.

Le premier prix a été attribué, au premier tour, par neuf voix sur dix, au R. P. Cadrière, pour son livre intitulé : *Croyances et pratiques religieuses des Annamites*.

Le deuxième prix a été attribué ensuite, également au premier tour, par sept voix sur dix, à M^{me} Hilda Arnhold, pour son ouvrage intitulé : *Tonkin, paysages et impressions*.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Josette, fille de M. et de M^{me} DERLEIN (13-1) ;
Mau-Tung, fils de M. et de M^{me} NGUYEN-MAU-TRINH (14-1).

Andrée, fille de M. et de M^{me} MORBIDELLI (15-1) ;
Jean, fils de M. et de M^{me} BOURBON (15-1) ;
Andrée-Marie, fille de M. et de M^{me} MELIL (16-1) ;
Paul, fils de M. et de M^{me} CONTANT (19-1) ;
Bernard, fils de M. et de M^{me} DAUNIC (19-1) ;
Françoise, fille de M. et de M^{me} SALLENAVE (20-1) ;
André, fils de M. et de M^{me} BRÉAND (22-1).

COCHINCHINE

Roland, fils de M. et de M^{me} TESSARECH (5-1) ;
Rose-Marie et Rosalie, filles jumelles de M. et de M^{me} PHAM-VAN-SUU (6-1) ;
Annie, fille de M. et de M^{me} VALENTIN (7-1) ;
Jean-Pierre, fils de M. et de M^{me} PÉTRA (9-1).

FIANÇAILES.

TONKIN

M. François TILLET avec M^{lle} LE-THI-SICH-CON.

CAMBODGE

M. EAP-LEAN HOAT avec M^{lle} TAN-VAT THO.

MARIAGES.

TONKIN

M. NGUYEN-HUU-AN avec M^{lle} PHAM-BICH-PHUNG (24-1).

DÉCÈS.

TONKIN

M^{me} Madeleine NGUYEN-HUY-CHAU, née Vu-thi-Luu (15-1) ;

M. LE-QUANG-GI (18-1) ;
M. NGUYEN-DUY-TUYEN (21-1) ;
M^{me} Victor MORBIDELLI, née Eveline Mahieux (21-1) ;
M. Antoine LAURENT (22-1).

COCHINCHINE

M. CHARVET (20-12-44) ;
M. HA-QUANG-BIEN (10-1).

CAMBODGE

M. Poyers-Marie MELTEOR (26-12-44).

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

USINES ÉLECTRIQUES A SAIGON, CHOLON, PHNOMPENH, DALAT

ETUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET REPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation, force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon n° 278

Le choix souverain

de vos crèmes de beauté préférées,

Mesdames :

TANAGRA-NEIGE, Crème de jour pour peaux normale et grasse,

TANAGRA-NEIGE, Crème de jour pour peaux normale et sèche,

TANAGRA-ÉCUME, Crème démaquillante,

TANAGRA-MOUSSE, Crème de nuit,

TANAGRA-MYSTÈRE, Crème aux Hormones (anti-rides).

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

Bière HOMMEL Export Boissons Gazeuses LARUE GLACE

sont des produits que continue à fabriquer la

SOCIÉTÉ DES BRASSERIES

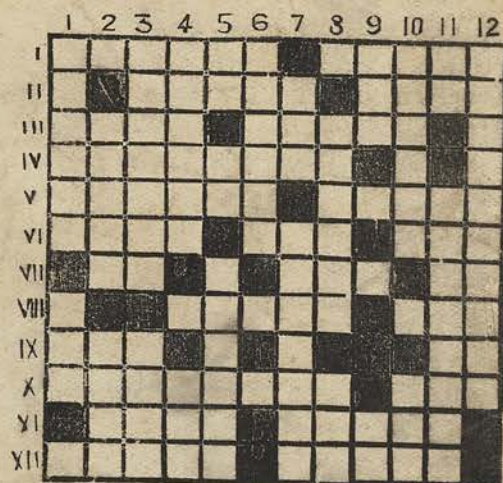
ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE

S. A. au Capital de 4.712.400 \$

En vente partout

Les mots croisés d'« INDOCHINE »

Les mots croisés de A. Frévat. — N° 16.



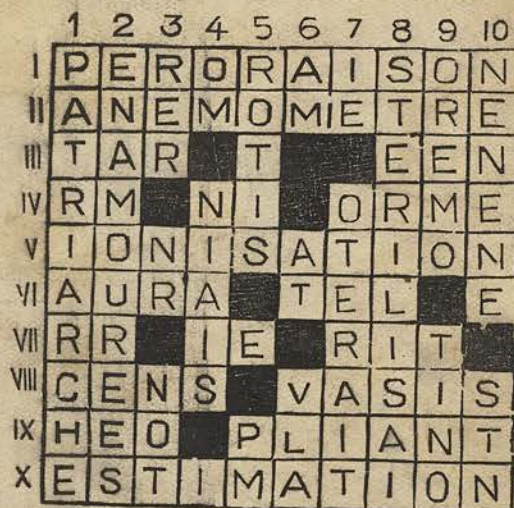
Horizontalement.

- I. — Témoin d'ébats chorégraphiques — Conséquence d'un coup de feu... poétique.
- II. — Cousin de mistral — Base du calcul.
- III. — Remplacé de nos jours par la carte — Fourrage évocateur de récits palpitants.
- IV. — Apanage d'un dauphin qui promettait de grandir.
- V. — Mieux que 36 chandelles — Possède un rare bouquet.
- VI. — Patron de certaines aigrettes marines — Rival de Job — Fait proférer des paroles bien senties.
- VII. — En fin d'année — Fait respecter le code — Presque un sou.
- VIII. — Parfois cavalière — Provoque des explosions.
- IX. — Instrument à cordes — Dans la prairie.
- X. — Reçoivent des corrections — Ancien bled.
- XI. — Tient la jambe — Qualifie un rapace.
- XII. — Prédecesseur d'une pierre introuvable — Tourne sur elle-même.

Verticalement.

1. — Admis par n'importe quelle consigne — Bruyant quand il est redoublé.
2. — Pour les petits enfants ou les vieillards — Fin de Michel-Ange.
3. — On peut s'amuser à le faire sous un drap — Un malais qui cause plus que des malaises.
4. — Dans le langage des gens de la terre, promise — Personnalité « bien parisienne ».
5. — Dans la Seine-et-Oise — Limite une région — N'arrivent pas à calmer l'ardeur des tropiques.
6. — Sa loi intéresse les spécialistes du bridge.
7. — Nom poétique d'une douche menaçante — Glace devant laquelle il est préférable de ne pas se voir.
8. — La revanche d'Adam — Entre deux dos.
9. — César russe — Moitié d'une tle nipponne.
10. — Traitement souvent réservé aux bleus — Il est battu quand d'autres sont contents.
11. — Au début du réveil — Atropos en manquait sans doute pour Mathusalem.
12. — Chef-d'œuvre qui commence dans l'eau et finit dans le feu.

Solution des mots croisés n° 15.



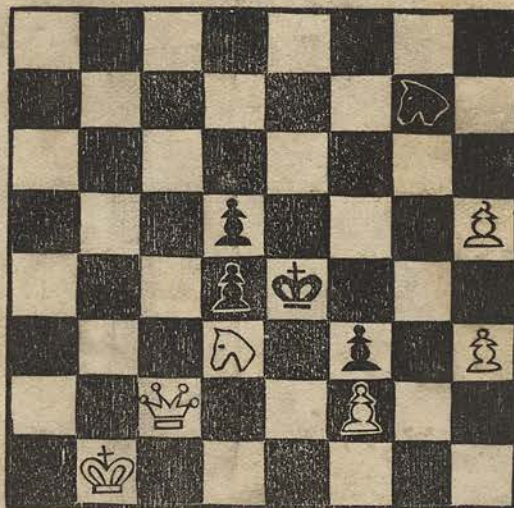
ÉCHECS

Solution du problème n° 3.

- | | | | | |
|----|---|------|---------------|-------|
| 1. | P | 8 FD | fait cavalier | R × C |
| 2. | F | 6 TD | | mat. |

PROBLÈME N° 4.

Noirs 5.



Blancs 6.

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

RECHERCHES

Nos 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 26, 27, 37, 44, 45, 46.
S'adresser au siège de la revue, n° 29, boulevard Dong-Khanh, à Hanoi.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté du 27-8-44).

Le Gérant : BUI-LONG-DOAN.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^{ie}